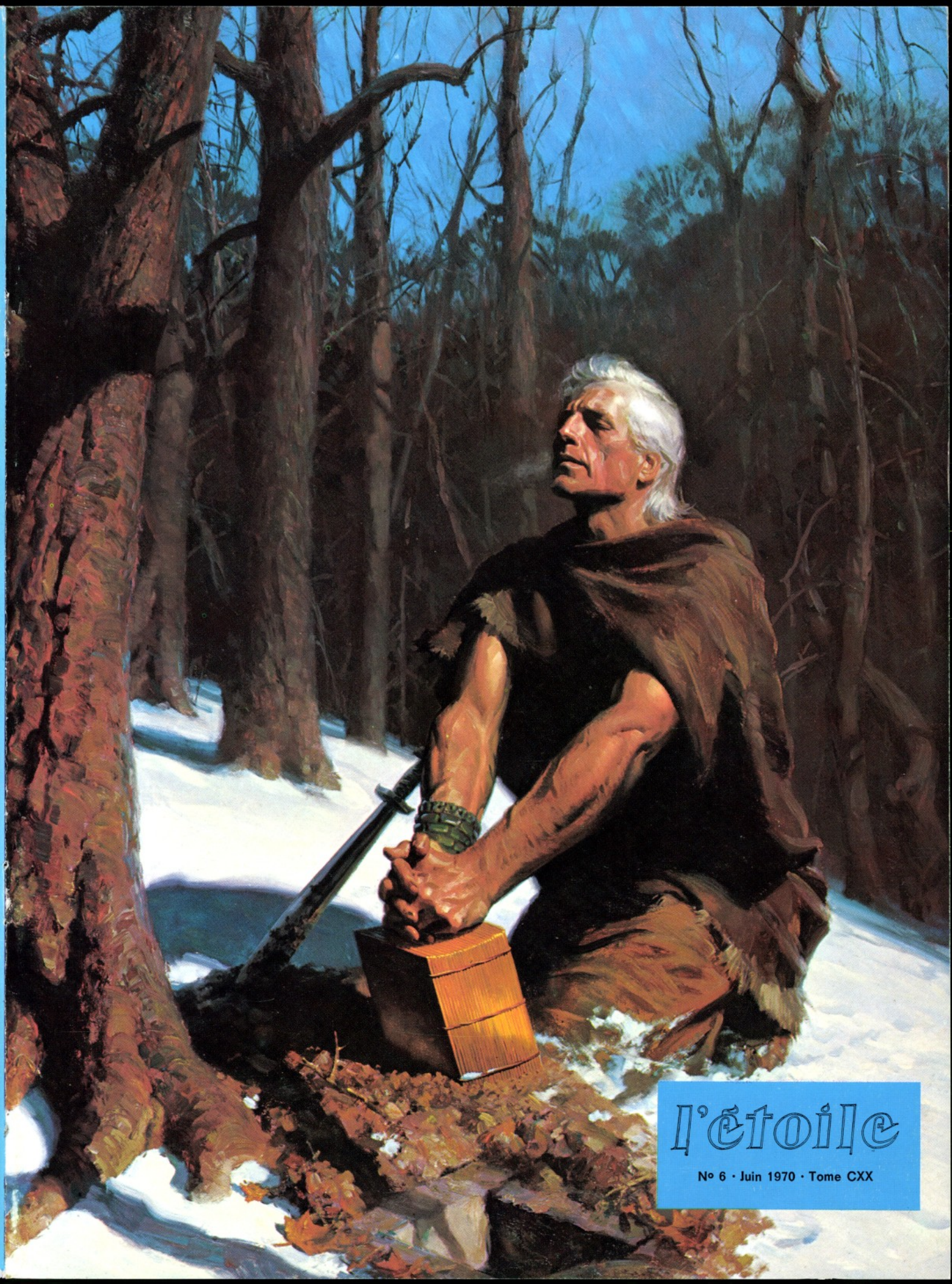


l'étoile

Nº 6 · Juin 1970 · Tome CXX

PAR FRÈRE EZRA TAFT BENSON du Conseil des Douze

Un message inspirant

Paul nous a fait cette exhortation qui est d'actualité: «Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants . . .» (Eph. 6:11-12).

La correspondance et les journaux qui passent quotidiennement sur mon bureau proclament le souci profond et les craintes terribles des gens attentifs, surtout de parents soucieux aussi bien dans mon pays que dans d'autres, qui craignent que nous perdions tout ce qui nous est cher, et vite.

Aujourd'hui, nous devons affronter des maux insidieux et dévastateurs qui se généralisent . . . ces maux atroces et destructeurs se révèlent maintenant dans notre musique, dans notre art, dans les perversions sexuelles et dans ce qu'on appelle l'éducation sexuelle . . . ces maux se révèlent dans la promotion de la drogue . . . dans les grands magazines et les publications clandestines pour la jeunesse, dans les programmes de télévision, de cinéma et de radio . . .

Nous pouvons vaincre les forces athées et impies qui nous menacent. Oui, avec l'aide du Tout-Puissant, nous pouvons, nous devons emporter la guerre contre les forces mauvaises qui semblent presque nous écraser. Les vérités éternelles révélées de Dieu par ses prophètes inspirés n'ont pas changé et ne changeront pas. Revêtons-nous donc de «toutes les armes de Dieu», afin de pouvoir «tenir ferme contre les ruses du diable». Il n'y a pas d'autre moyen d'avoir la sécurité.

Dieu n'est pas mort. Il vit, car il est apparu, en même temps que son Fils bien-aimé Jésus-Christ, à notre époque. O

TABLES DES MATIERES:

O jeunesse, garde le dépôt. Par le président David O. McKay 163
Moroni Par Richard J. Marshall 165
Co-auteurs des Articles de Foi? Par John W. Welch 168
L'orgueil. Par Paul R. Cheesman 172
Percée. Par Reed H. Bradford 174
La jeunesse. Par Marion D. Hanks 177
Le plus grand privilège. Par Marilyn McMeen Miller 178
Pur – quel mot merveilleux. Par Richard L. Evans 179
L'art de questionner. Par Stanley M. Grabowski 180
Les bénédictions et la puissance de la prêtrise Par Mark E. Petersen 182
Fais ce que je fais. Par Monroe et Shirley Paxman 185

Section des enfants: Trop petit, trop grand. Par Sarah L. Johnson 41
Le jeune berger. Par Helen Bay Gibbons 44

Notre couverture

Rares sont les événements que rapporte le Livre de Mormon qui ont suscité chez les lecteurs de ce livre autant de passions et d'imagination créatrice que les circonstances qui ont entouré l'ensevelissement des plaques de Moroni vers l'an 421 de notre ère.

Peu de descriptions verbales de l'événement seront aussi mémorables que le tableau récemment achevé de Moroni reproduit sur la couverture de ce mois. Le tableau, commandé par l'Eglise, a été peint par un illustrateur américain bien connu, Tom Lovell, et sera utilisé dans les centres pour visiteurs de l'Eglise dans le monde entier.

En couverture: «Moroni ensevelissant les plaques». O

l'étoile

Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Juin 1970 · Tome CXX · N° 6

Rédaction:
Mission Française
Président Smith B. Griffin
3, rue de Lota
Paris 16e, France

Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse

Mission Franco-Belge
Président Thomas H. Brown
564, Chaussée Romaine
Strombeek, Belgique

Mission Canadienne
Président Leland C. Davey
Suite 24, 34 Queen St. West
Brampton, Ontario (Canada)

Mission de la Polynésie Française
Président Ralph J. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti

Abonnements
Mission Franco-Belge
Représentant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Française de l'Est
Représentant local ou à défaut
Lucette Chastang
Boite Postale 257
13 Aix en Provence
France
Mission Française
Lucie Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16e
France
Autres pays
l'Etoile
Mainzer Landstrasse 151
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach
Allemagne

Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort

O jeunesse, garde le dépôt

PAR LE PRÉSIDENT DAVID O. McKAY

(préparé avant la mort du président McKay le 18 janvier 1970)

«Que personne ne méprise la jeunesse», écrivait l'apôtre Paul dans une lettre à son jeune compagnon missionnaire Timothée, «mais sois un modèle pour les fidèles, en parole, en conduite, en charité, en foi, en pureté» (1 Tim. 4:12).

Paul et les dirigeants de l'Eglise de cette dispensation connaissaient aussi bien la force, le courage et les convictions de la jeunesse que nous dans notre dispensation de la plénitude des temps. Pour terminer l'épître, Paul implora:

«O Timothée, garde le dépôt . . .» (1 Tim. 6:20).

Tout homme, toute femme reçoit un dépôt à garder. «Avoir la confiance de quelqu'un est un plus grand compliment que d'être aimé» a dit quelqu'un avec sagesse.

Tous les jours il y a des actes qui demandent du courage physique. Que chaçun de nos actes soit tempéré de courage moral. Les pages de l'histoire étincellent des récits d'hommes loyaux qui, face aux difficultés et même à la mort, ont gardé le dépôt: Joseph en Egypte tenté par les ruses de la femme de Potiphar, Daniel devant les dirigeants impies de Babylone, Pierre et Jean devant le Sanhédrin, Paul enchaîné devant le roi Agrippa, Joseph Smith emprisonné, réduisant au silence les gardes qui blasphémaient, ceux-là et des dizaines de milliers d'autres dirigeants de l'humanité illustrent le courage qu'il faut pour conserver les trésors, «le dépôt».

La plupart des dons précieux qui nous sont confiés nous sont donnés sans que nous fassions aucun effort, parfois même sans que nous les méritions. La vie elle-même est un don; il en va de même d'un corps fort, d'un esprit normal. La santé est une richesse. Il y a des hommes et des femmes qui la gaspillent aussi stupidement que le Fils prodigue de la parabole.

L'esprit sain est encouragé par un corps sain. La santé du corps et la paix de l'esprit contribuent au bonheur. Nous considérerions comme insensé le cavalier qui fouetterait et promènerait un cheval pur sang nerveux. Nous le considérerions comme ignorant ou comme méchant d'abîmer ainsi un animal de valeur. Il en va de même de celui qui maltraite à ce point les nerfs de sa jeunesse par des stimulants ou ternit sa conscience par des actes secrets et pécheurs. La force et la capacité sont données à chacun comme un dépôt sacré!

Jeunes gens et jeunes filles cèdent parfois à l'abandon pour obtenir la popularité. Quelqu'un qui réclame constamment la popularité aux dépens de sa santé et de sa réputation est insensé. En fait, celui qui cède à la tentation pour avoir du succès parmi ses amis perd ce qu'il désire, tandis que celui qui s'en tient à ses principes gagne le respect.

Un autre dépôt qui nous est confié sans effort de notre part, c'est la réputation. Une des plus grandes responsabilités de la jeunesse c'est de veiller à ce que ce bon renom dont elle a hérité reste sans tache.

Une des exhortations les plus importantes qui aient été données à la jeunesse c'est celle-ci: Garde la bonne réputation qui t'a été confiée en dépôt. Je voudrais que tous les jeunes soient conscients de la responsabilité qu'ils ont en temps qu'enfants de leurs parents.

La troisième obligation qui est confiée à nos bons soins c'est la bonne réputation de l'Eglise. Un membre de l'Eglise ne peut commettre un acte mauvais sans ternir tous les membres. L'Eglise qui veut survivre dans ce monde est celle qui produit les hommes et les femmes les plus nobles. Nous avons été les bénéficiaires des bienfaits de l'Eglise. Elle nous a aidés. Nous avons la responsabilité maintenant de l'aider, elle. Elle demande maintenant de nous, en retour, que nous ayons suffisamment de vertu pour défendre au milieu de l'opposition les principes de l'Eglise. Ces principes sont admirablement résumés dans le treizième Article de Foi:

«Nous croyons que nous devons être honnêtes, fidèles, chastes, bienveillants et vertueux, et que nous devons faire du bien à tous les hommes; en effet, nous pouvons dire que nous suivons l'exhortation de Paul: Nous croyons tout, nous espérons tout, nous avons enduré beaucoup de choses et nous espérons être capables d'endurer toutes choses. Nous espérons en tout ce qui est vertueux, aimable, de bonne réputation ou digne de louanges.»

Il y a un autre dépôt qui est un don de Dieu, et pourtant c'est quelque chose qui ne nous est donné que si nous le recherchons et vivons en justice. C'est la confiance, l'assurance de la divinité du Christ.

Dans l'histoire de Job, nous avons le récit d'un homme à qui le Seigneur a accordé toutes les bénédictions désirables. Il possédait une belle maison, des fils et des filles dignes, de vastes terrains, des cultures, des troupeaux de bétail et beaucoup de serviteurs pour s'en occuper. Il disposait de la richesse matérielle. Il avait beaucoup d'amis et une bonne réputation. Il était honoré des hommes et favorisé de Dieu. Puis tout d'un coup tout cela lui fut enlevé. Par la mort et par le feu, par les incursions des Sabéens et des Chaldéens maraudeurs, il perdit ses troupeaux et ses serviteurs. Un grand ouragan détruisit ses fils et ses filles. Lui-même fut frappé d'une horrible maladie, si horrible qu'il s'isola de ses semblables et, se tenant sur un tas de cendres, se grattait le corps avec un tesson. Il fut même privé de la consolation de sa femme qui lui dit: «Maudit Dieu, et meurs!» (Job 2:9).

Mais Job possédait une chose que ni les voleurs, ni le feu, ni les tempêtes, ni la mort elle-même ne pouvaient lui enlever. C'était son témoignage du Dieu vivant. Au milieu de son affliction et en la présence de ses soi-disant «consolateurs», il s'écria: «Mais je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, il se lèvera; quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu. Je le verrai, et il me sera favorable; mes yeux le verront, et non ceux d'un autre; mon âme languit d'attente au-dedans de moi» (Job 19:25-27).

Pareil témoignage est le plus grand don de la vie. On le trouve non pas dans la paresse, mais dans l'industrie, non dans la malhonnêteté mais dans l'honnêteté, non dans le relâchement mais dans la maîtrise de soi, non dans l'ivrognerie mais dans la tempérance, non dans la débauche mais dans la chasteté, non dans la haine mais dans l'amour, non dans les doutes et les craintes mais dans la foi. On le trouve dans la promesse de Jésus: «S'il veut faire la volonté de mon Père céleste, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef» (voir Jean 7:17).

L'assurance que l'application des principes de l'Evangile apportera la paix et le bonheur dans un monde affligé, que l'Evangile de Jésus-Christ a été rétabli sur la terre dans toute sa plénitude, c'est une assurance qu'il faut chérir comme la «Perle de Grand Prix» (voir Matt. 13:46).

Je n'ai énuméré que quelques-uns des dépôts qui ont été confiés aux jeunes de notre Eglise: le don de la santé, la valeur d'une bonne réputation, les bénédictions et les occasions que donne l'Eglise, et les voies, les moyens, les occasions d'obtenir le témoignage de l'existence de Dieu, de la mission divine de son Fils bien-aimé et du rétablissement de l'Evangile de Jésus-Christ.

Ces dons et ces responsabilités ayant été placés en dépôt chez nous, puissions-nous paraphraser l'exaltation de Paul:

«O jeunesse, garde le dépôt!»

Je prie constamment que Dieu vous donnera la force de faire cela. ○

Moroni

PAR RICHARD J. MARSHALL

Voir note en fin d'article

Quiconque a lu le Livre de Mormon ne peut s'empêcher de se demander où en était Moroni lorsqu'il ensevelit finalement les plaques d'or dans la Colline de Cumorah. A quelle saison de l'année scella-t-il les plaques, qui ne devaient plus être révélées aux yeux mortels avant qu'il ne les montrât personnellement au jeune Joseph Smith quatorze siècles plus tard?

Les lecteurs du Livre de Mormon et tous ceux qui en apprennent le message peuvent apprécier la situation suggérée dans la scène qui vient d'être illustrée. Le petit nombre de faits connus sur cet événement ont été fusionnés, après longue réflexion, par le célèbre illustrateur américain Tom Lovell. Sa palette nous montre Moroni à genoux dans la neige, silhouette solitaire sur un fond de grands arbres mornes. C'est un moment majestueux que celui où Moroni joint les mains, les met sur le document sacré, lève la tête et, les yeux fermés, fait une prière, peut-être la consécration de ce coffre secret et de son contenu sacré. Les plaques de métal reflètent la lumière lunaire. On voit l'épée de Laban en silhouette. La terre fraîchement retournée a été éparpillée sur la neige.

Remarquez toutefois que ce n'est pas là la silhouette abandonnée de tous d'un homme désespéré, seul survivant de toute une nation. Les bras nus sont ceux d'un guerrier; le visage levé au ciel montre la force tranquille d'un prophète. C'est un homme qui a écrit: «Je suis sans amis et je ne sais où aller; et combien de temps le Seigneur me permettra de vivre, je ne sais» (Mormon 8 : 5).

Pourquoi les cheveux gris? Les vêtements en loques? Ce n'est certainement pas un homme jeune. Les spécialistes du Livre de Mormon ont fait remarquer que si Moroni était probablement jeune homme lorsqu'il survécut à la dernière grande bataille de Cumorah, qui se produisit entre 385 et 400 de notre ère, ce ne fut que quelque trente-six années après les derniers préparatifs des guerres de Cumorah qu'il mit le point final à ses écrits. Apparemment son père était dans sa soixante-quatorzième année lorsqu'en 384 il annonça qu'il «commençait à vieillir». A ce moment-là Moroni était probablement au début de la vingtaine ou même plus jeune, ou peut-être dans sa trentaine ou sa quarantaine, lorsqu'il prit la tête de ses dix mille hommes à Cumorah.

Après la dernière bataille, Moroni n'avait, à notre connaissance, aucune résidence ni lieu de repos; il erra, veillant à échapper à la mort entre les mains des Lamanites. Ses vêtements ne révèlent plus la culture et le raffinement des Néphites. Il se peut qu'ils aient été de simples peaux d'animaux. Cependant, il porte au bras le même remarquable bracelet que l'on voyait au bras de son père, Mormon, dans un précédent tableau.

Le seul signe de son érudition ce sont les plaques. En effet, Moroni était un homme instruit qui avait écrit: «Et maintenant, voici, nous avons écrit ces annales selon notre connaissance, dans les caractères qui sont appelés, parmi nous, l'égyptien réformé, qui nous ont été transmis et ont été altérés par nous, selon notre manière de nous exprimer.

«Et si nos plaques avaient été suffisamment grandes, nous aurions écrit en hébreu; mais l'hébreu a été altéré par nous aussi; et si nous avions pu écrire en hébreu, voici, vous n'auriez pas eu d'imperfections dans nos annales» (Mormon 9:32-33).

Certains lecteurs font remarquer qu'en 400 Moroni semble terminer le livre, pensant peut-être que ce serait la fin

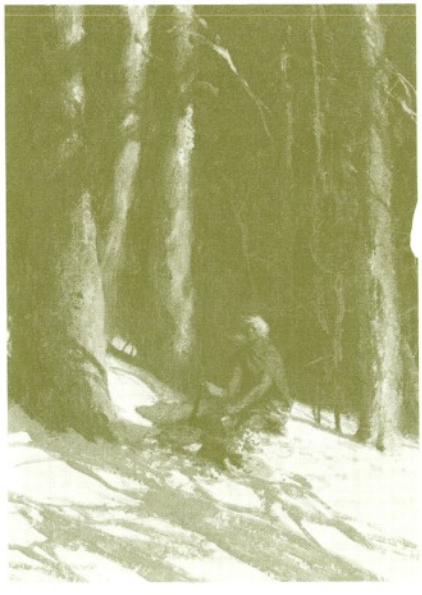
de son écrit, disant: «Voici, je cesse de parler de ce peuple. Je suis le fils de Mormon, et mon père était un descendant de Néphi» (Mormon 8:13). Ayant terminé son histoire, pensent-ils, il a peut-être caché les plaques, pour revenir plus tard et écrire, traduire et abréger encore un peu. Peut-être conserva-t-il les plaques sur lui dans ses errances.

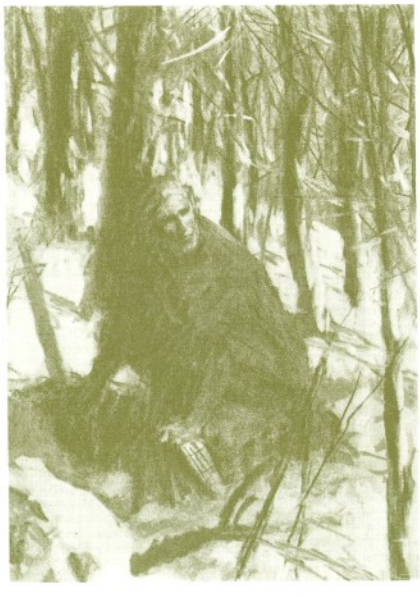
Le président Brigham Young dit à Warren S. Snow, au moment où il se trouvait sur l'emplacement du Temple de Manti, le 25 avril 1877: «Voici l'endroit où se tint le prophète Moroni pour consacrer ce terrain comme emplacement du temple, et c'est la raison pour laquelle il est situé ici, et que nous ne pouvons le construire ailleurs.»

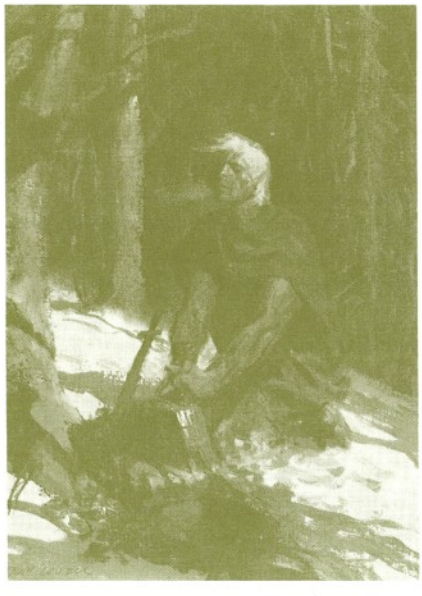
Il semble donc que Moroni ait eu amplement le temps de méditer sur l'importance de son appel d'intendant des documents sacrés.

Certains ont suggéré que Moroni a peut-être d'abord terminé ses écrits à Mormon 8:13. Ceci est confirmé par le fait qu'il continua à écrire longtemps après avoir dit qu'il n'avait «que peu de choses à écrire» et avait cessé «de parler de ce peuple» (Mormon 8:1, 13). Toutefois, après avoir dit cela, Mormon ajoute encore beaucoup de choses au Livre de Mormon, suggérant qu'il le fit plus tard. Il ajoute le long chapitre 9 de Mormon, ajoute sa traduction des écrits d'Ether et termine en donnant un dernier livre qui porte son nom. La dernière date donnée est 421 après Jésus-Christ.

C'est donc un homme plus sage et beaucoup plus âgé qui s'agenouille





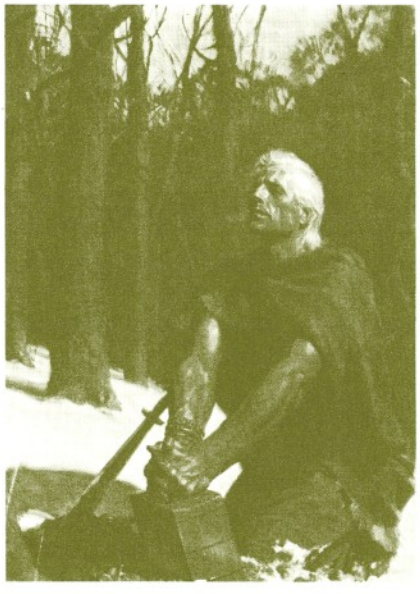


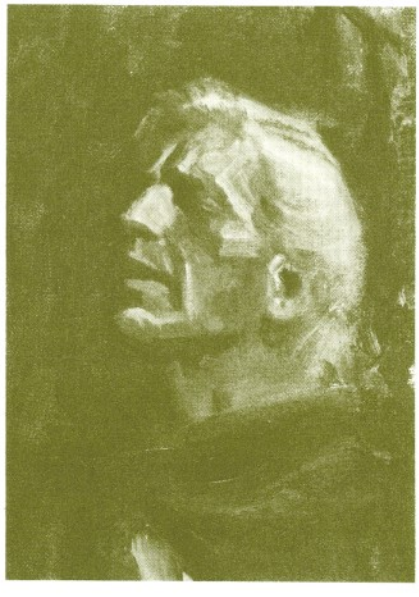
dans la neige et se prépare à cacher ce deuxième témoin du Christ; un solitaire, peut-être, mais un homme qui n'avait jamais faibli dans son témoignage: «Et moi, Moroni, je ne veux pas nier le Christ» (Moroni 1:3).

Tel est le mortel qui allait devenir l'ange dont Jean le Révélateur eut la vision, «ayant un Evangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre . . . » (Apoc. 14:6). Le fait que les Saints des Derniers Jours affirment que Moroni était effectivement l'ange dont parlait autrefois Jean fut confirmé au prophète Joseph Smith à Hiram (Ohio), le 3 novembre 1831, lorsque le Seigneur lui révéla: «O habitants de la terre, j'ai envoyé mon ange volant par le milieu du ciel, ayant l'Evangile éternel, lequel ange est apparu à certains, et l'a remis à l'homme . . . » (D. & A. 133:36).

Ironie du sort, l'adieu de Moroni dans son dernier chapitre s'adresse «à mes frères, les Lamanites» (Moroni 10:1) et il leur témoigne du Christ et rédige sa grande exhortation au verset 4, qui est une citation souvent utilisée par les missionnaires des derniers jours pour aider les futurs convertis à acquérir le témoignage du Livre de Mormon.

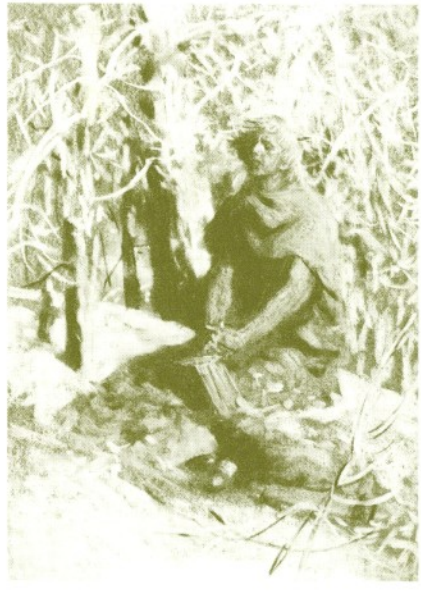
Dans le nouveau tableau de Lovell, ce prophète-guerrier errant semble moins abandonné ou solitaire lorsqu'on lit sa grande salutation, le dernier verset de tous ses écrits: «Et maintenant, je vous dis à tous adieu. Je vais bientôt me reposer dans le paradis de Dieu, jusqu'à ce que mon esprit et mon corps soient réunis de nouveau, et que je sois ramené triomphant dans les airs, pour vous rencontrer devant la barre agréable du grand Jéhovah, Juge éternel des vivants et des morts. Amen.» (Moroni 10:34).





Les esquisses de Tom Lovell montrent la création progressive du tableau. Notez les expériences de l'artiste avec les perspectives et la position de la tête de Moroni. Les dessins ne se suivent pas nécessairement dans l'ordre d'achèvement.

Richard J. Marshall coordonne pour l'Eglise la création des œuvres artistiques et du matériel d'exposition utilisés dans les centres pour visiteurs de l'Eglise.



Joseph Smith

Lorsque nous comparons le sommaire des vérités évangéliques que contiennent les Articles de Foi aux écrits inspirés de Paul, nous pourrions être amenés à nous demander: Les prophètes des deux dispensations étaient-ils . . . .

JOHN W. WELCH

Co-auteurs des Articles de Foi?

L'apôtre Paul

Contrairement à ce que l'on croit généralement, un grand nombre des Articles de Foi furent écrits longtemps avant que Joseph Smith ne signât et n'envoyât la lettre à Wentworth en 1842. Ils furent en fait écrits avant même que Joseph Smith ne naquît. Bien qu'ils ne fussent pas arrangés succintement en 13 points ordonnés, les Articles de Foi se trouvaient déjà soit directement, soit indirectement dans les lettres de l'apôtre Paul. Le génie de Joseph Smith ressort de sa capacité d'isoler et de condenser les éléments capitaux de l'Evangile qui se trouvent dans les écrits de Paul et dont il est dit depuis le temps de Pierre qu'ils sont «difficiles à comprendre» (2 Pierre 3:16).

La corrélation remarquable qui existe entre les Articles de Foi et les écrits de Paul cadre avec le genre de mission divine que chacun avait reçue. Joseph Smith fut appelé pour rétablir l'Evangile. Sa tâche fut d'enseigner et de mettre l'accent sur les principes éternels de l'Evangile tel qu'il avait été enseigné et souligné dans l'Eglise apostolique primitive. L'apôtre Paul avait également été appelé à enseigner l'Evangile, particulièrement aux Gentils. Sa connaissance des êtres célestes et sa conversion à la vérité furent le produit de l'apparition qu'il eut de Jésus-Christ, en quoi on peut voir une grande ressemblance avec l'apparition du Christ à Joseph Smith en 1820. A la lumière de la similarité des expériences et des responsabilités de ces deux hommes inspirés, il n'est pas surprenant que leurs croyances et leurs valeurs fondamentales soient presque identiques.

C'est à juste titre que le nom de Paul apparaît dans le dernier Article de Foi presque comme signature d'un co-auteur. Le dernier Article de Foi dit:

«Nous croyons que nous devons être honnêtes, fidèles, chastes, bienveillants et vertueux, et que nous devons faire du bien à tous les hommes; en effet, nous pouvons dire que nous suivons l'exhortation de Paul: Nous croyons tout, nous espérons tout, nous avons enduré beaucoup de choses et nous espérons être capables d'endurer toutes choses. Nous aspirons à tout ce qui est vertueux, aimable, de bonne réputation ou digne de louange.

«L'exhortation de Paul» dont il est fait allusion ici se trouve dans 1 Corinthiens 13:7:

«[L'amour] excuse tout . . . croit tout . . . espère tout . . . supporte tout.» La ressemblance est immédiatement apparente. La dernière phrase de cet Article de Foi vient d'une autre exhortation de Paul:

«Au reste, frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l'approbation, ce qui est vertueux et digne de louange, soit l'objet de vos pensées» (Phil. 4:8).

Premier Article de Foi: la Divinité

Le premier des Articles de Foi correspond directement, lui aussi, à un passage de Paul. Le premier Article de Foi dit:

«Nous croyons en Dieu, le Père éternel, et en son Fils Jésus-Christ, et au Saint-Esprit».

Paul croyait en cette même conception de la Divinité que Joseph Smith; c'est ce que montre clairement 2 Corinthiens où Paul non seulement distingue chacun des trois membres de la Divinité mais mentionne les fonctions particulières de chacun:

[Cet article n'étudie pas la christologie de Paul, ni sa doctrine dite du salut par la grâce, ni son «mépris des femmes», toutes choses qui ont rendu le message de l'apôtre missionnaire exceptionnellement sujet à controverse. Cet article essaie plutôt de trouver les principes fondamentaux de l'Evangile dans les écrits de Paul. Nous devons être conscients de l'impact profond de Paul sur l'idéologie mormone, comme nous le sommes de son influence sur le fondamentalisme protestant.

L'épître aux Hébreux est incluse dans la collection des lettres de Paul pour la raison suivante: Bien qu'elle ait probablement été écrite par quelqu'un d'autre, elle porte le nom de Paul et fut sans doute approuvée par lui: On peut spéculer sur l'identité de cet écrivain dans le cas de Paul. Clément d'Alexandrie (père de l'Eglise, 150-215) prétendait que Paul avait écrit l'épître en hébreu et que Luc l'avait traduite en grec. En tout cas, dans le papyrus Chester Beatty (canon du Nouveau Testament datant du deuxième siècle), les Hébreux se trouvent à la deuxième place parmi les lettres de Paul entre Romains et 1 Corinthiens.

«Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu, et la communication du Saint-Esprit, soient avec vous tous!» (2 Cor. 13:13).

Quatrième Article de Foi:
premiers principes et ordonnances

Le quatrième Article de Foi souligne les premiers principes et ordonnances de l'Evangile que nous considérons ordinairement comme exclusivement mormons.

«Nous croyons que les premiers principes et ordonnances de l'Evangile sont: premièrement, la foi au Seigneur Jésus-Christ; deuxièmement, la repentance; troisièmement, le baptême par immersion pour la rémission des péchés; quatrièmement l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit.»

Mais en plaidant avec les premiers convertis de l'Eglise, Paul commence à parler des «premiers rudiments des oracles des dieux» (Hébreux 5:12). Après avoir dit aux membres de laisser le régime lacté des premiers principes et de passer à un régime de viande et de maturité, Paul énumère ce qu'il considère être ces premiers principes:

«. . . le fondement du renoncement aux œuvres mortes, de la foi en Dieu, de la doctrine des baptêmes, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts, et du jugement éternel» (Hébreux 6:1-2).

Ici encore les premiers principes de l'Evangile sont représentés presque mot à mot et presque exactement de la même manière par Joseph Smith et par Paul.

Le cinquième Article de Foi: l'autorité

A la base du fonctionnement de l'Evangile véritable du Christ se trouve la prêtrise. L'interprétation moderne de l'ordination à la prêtrise est exprimée dans le cinquième Article de Foi:

«Nous croyons qu'un homme doit être appelé de Dieu par prophétie et par l'imposition des mains, par ceux qui détiennent l'autorité, pour prêcher l'Evangile et en administrer les ordonnances.

Cette interprétation correspond-elle aux doctrines de l'Eglise primitive? Assurément. Paul, qui avait converti Timothée lors de son deuxième voyage missionnaire, rappelle à celui-ci la prêtrise qu'il détient et lui rappelle la façon dont il l'a reçue:

«Ne néglige pas le don qui est en toi, et qui t'a été donné par prophétie, avec l'imposition des mains de l'assemblée des anciens» (1 Tim. 4:14).

Chaque élément d'une bonne ordination à la prêtrise se trouve dans les étapes décrites tant par Joseph Smith que par Paul. Après tout, qui devra en savoir davantage sur le vrai lignage de l'autorité de la prêtrise que deux hommes qui l'avaient reçue par l'autorité appropriée et sous les mains appropriées?

Sixième Article de Foi: les offices de la prêtrise

La prêtrise est organisée. Chaque autorité, chaque office particulier ont leur place respective et leurs responsabilités données. Paul le savait, car il avait passé beaucoup d'années à observer et à étudier les apôtres et les détenteurs de la prêtrise en action avant de devenir lui-même un grand dirigeant dans l'Eglise. Dans une lettre à une de ses branches préférées, Ephèse, Paul dit de l'Eglise qu'elle est une grande unité, mais qu'elle a de nombreuses parties. Chaque office de la prêtrise est

une partie importante du tout, et dans une des Ecritures on trouve ceci:
«Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs» (Eph. 4:11).
Comparez ce verset au sixième Article de Foi:
«Nous croyons à la même organisation qui existait dans l'Eglise primitive, savoir: apôtres, prophètes, pasteurs, instructeurs, évangélistes, etc.»
L'unité et l'harmonie sont évidentes. C'est là un cas par excellence où le tout est plus grand que la somme de ses parties.

Septième Article de Foi: les dons de l'Esprit
Il y a un autre cas qui a trait aux dons de l'Esprit. Il faut qu'un homme ait fait l'expérience des divers miracles de l'Esprit pour apprécier l'immensité de l'Esprit lui-même et croire. Au septième Article de Foi, Joseph Smith mentionne six dons de ce genre qui sont des dons de l'Esprit:
«Nous croyons au don des langues, de prophétie, de révélation, de vision de guérison, d'interprétation des langues, etc.»
Paul énumère, lui aussi, quelques dons de l'Esprit. Sa liste en contient neuf, dont quatre sont spécifiquement inclus dans ceux que Joseph Smith a mentionnés:
«A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse; à un autre, une parole de connaissance, selon le même esprit; à un autre, la foi, par le même Esprit; à un autre, le don de guérison, par le même Esprit; à un autre, le don d'opérer des miracles; à un autre, la prophétie; à un autre, le discernement des esprits; à un autre, la diversité des langues; et à un autre, l'interprétation des langues» (1 Cor. 12:8-10).
Joseph Smith et Paul mentionnent tous deux les dons de guérison, de prophétie et de langue et d'interprétation des langues. Les deux autres dons qu'inclut Joseph Smith: le don de vision et de révélation sont tous deux étroitement apparentés aux autres dons que Paul mentionne, à savoir le don de sagesse, de connaissance et de foi.

Douzième Article de Foi: l'obéissance à la loi
Voyez maintenant le douzième Article de Foi. Les questions de l'obéissance civique étaient aussi importantes pour les premiers chrétiens qu'aujourd'hui, et comme les mormons d'Illinois, les premiers chrétiens décidèrent de se soumettre aux empereurs et aux proconsuls, même jusqu'à la mort, plutôt que de défier les autorités civiles. Paul exhorte les Romains de cette façon: «Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures» (Rom. 13:1) et: «Rendez à tous ce qui leur est dû: l'impôt à qui vous devez l'impôt, le tribut à qui vous devez le tribut, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur (Rom. 13:7)[1]. La parenté de cette déclaration avec le deuxième Article de Foi est indéniable:
«Nous croyons que nous devons nous soumettre aux rois, aux présidents, aux gouverneurs et aux magistrats; obéir aux lois, les honorer et les soutenir.»

ALLUSIONS À D'AUTRES ARTICLES

Jusqu'ici, nous avons examiné les Articles 1, 4, 5, 6, 7, 12 et 13. Bien que les autres articles de Foi n'apparaissent pas mot à mot dans les lettres de Paul, on peut trouver chacun d'eux sous des formes indirectes tout au long des écrits de l'apôtre. Certaines choses seront bien entendu difficiles à trouver; et il faut éviter de déformer les Ecritures pour qu'elles nous conviennent. Les expressions «Livre de Mormon» et «sur ce continent (l'Amérique)» seraient difficiles à trouver dans un texte grec du premier siècle. Mais les théories sous-jacentes de tout sujet évangélique seront présentes d'une manière très convaincante dans les épîtres de Paul.

Deuxième Article de Foi: le châtiment du péché
On peut obtenir le deuxième Article de Foi en combinant deux versets de Paul. Le deuxième Article de Foi dit:
«Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés et non pour la transgression d'Adam.»
Il contient donc deux pensées fondamentales: Premièrement, l'homme récoltera ce qu'il aura semé; deuxièmement, l'homme ne sera pas puni pour la chute d'Adam. Ces deux idées sont de Paul.
«Ne vous y trompez pas: on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi» (Gal. 6:7).
«Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ» (1 Cor. 15:22).

Troisième Article de Foi: l'expiation et l'obéissance
Le troisième Article de Foi dit que l'homme peut être rendu éternellement vivant grâce à l'expiation du Christ et par l'obéissance aux lois de son Evangile. Etant donné que c'est là le thème principal de tout le message de Paul, on pourrait choisir un nombre quelconque de versets pour illustrer sa croyance au pouvoir rédempteur du Christ et en l'importance de l'obéissance dans notre vie.
«Car Dieu a voulu que toute plénitude habitât en lui; il a voulu par lui réconcilier tout avec lui-même tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux...» (Col. 1:19-20).
«Après avoir été à la perfection, est devenu pour tous ceux qui lui obéissent, l'Auteur d'un salut éternel» (Héb. 5:9).

Huitième Article de Foi: Toute révélation est Ecriture
Le huitième Article de Foi énonce la croyance mormone que les Saintes Ecritures sont la parole de Dieu. Dans sa deuxième lettre à Timothée, Paul expose explicitement cette croyance:

1 Pierre conseille également les Saints de la même manière: «Honorez le roi» (1 Pierre 2:17).

«Toute Ecriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 Tim. 3:16).

«Toute Ecriture» comprend toutes les révélations passées, présentes et futures que le Seigneur a commandé d'écrire. Assurément, ni Paul ni aucun autre prophète n'essayeraient d'imposer des limites à Dieu en affirmant qu'il ne pourrait plus rien révéler à personne d'autre. Quelqu'un qui a reçu autant de révélations que Paul aurait effectivement d'amples raisons de croire et d'espérer que les communications avec le Seigneur seraient également accessibles aux Saints qui viendraient plus tard. C'est pour cela que le neuvième Article de Foi dit: «Nous croyons tout ce que Dieu a révélé, tout ce qu'il révèle maintenant, et nous croyons qu'il révèlera encore beaucoup de choses, grandes et importantes, concernant le royaume de Dieu.»

Dixième Article de Foi:
le rassemblement et la seconde venue

Le dixième Article de Foi parle du rassemblement d'Israël dans les derniers jours et la seconde venue en gloire de Jésus-Christ. Ces deux thèmes sont des thèmes dominants dans la plupart des lettres de Paul. Il parle de la maison d'Israël tout au long des dizième et onzième chapitres des Romains et de la Nouvelle Jérusalem dans Hébreux 12:22. 1 Thessaloniciens souligne à plusieurs reprises le second avènement du Seigneur (2:19; 3:13; 4:16; 5:2).

Onzième Article de Foi: la liberté de conscience

Enfin le onzième Article de Foi réserve à chaque individu le droit d'adorer Dieu selon les inspirations de sa conscience. Paul savait qu'il était vain de forcer quelqu'un à adorer Dieu: Il savait aussi que la conscience de chacun, indépendamment des lois officielles, le conduirait à des œuvres en Dieu pour lesquelles il pourrait être jugé. «Quand les païens, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que prescrit la loi, ils sont, eux qui n'ont point la loi, une loi pour eux-mêmes; ils montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs, leur conscience en rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou se défendant tour à tour. C'est ce qui paraîtra au jour où, selon mon Evangile, Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes» (Romains 2:14-16).

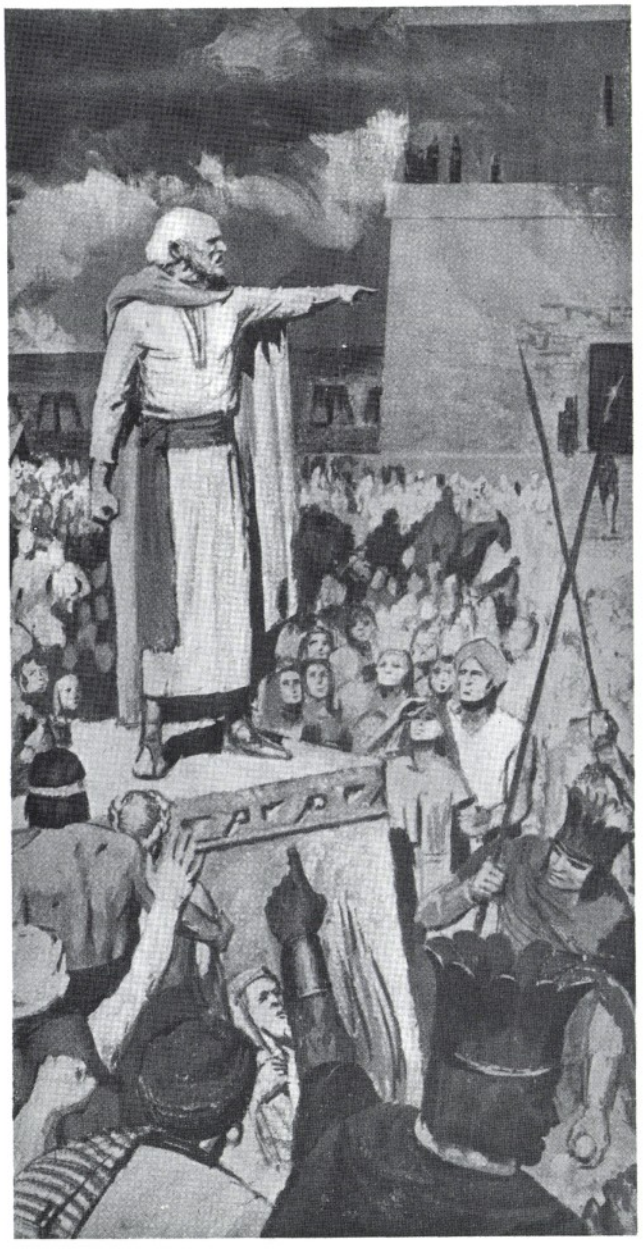
Par conséquent «qu'ils adorent comme ils veulent, où ils veulent, ou ce qu'ils veulent». Le droit d'adorer Dieu est toujours un privilège personnel.

Ainsi, les treize Articles de Foi ont été amenés en corrélation étroite avec les passages des lettres de Paul. Huit passages ont été cités presque mot à mot dans Paul, alors que d'autres ont un contenu identique. Leurs sujets représentent les sujets principaux des écrits de Paul. L'œuvre magistrale accomplie par Joseph Smith en condensant les enseignements de Paul en une seule page reflète profondément son inspiration et sa foi vivante en l'Evangile. Nous avons ainsi les Articles de Foi de l'Eglise apostolique primitive rétablis dans les expériences modernes d'un prophète des Derniers Jours.

Articles de Foi	Allusions dans les écrits de Paul
1	2 Corinthiens 13:14
2	Galates 6:7; 1 Corinthiens 15:22
3	Colosséens 1:19-20; Hébreux 5:9
4	Hébreux 6:1-2
5	1 Timothée 4:14
6	Ephésiens 4:11
7	1 Corinthiens 12:8-10
8	2 Timothée 3:16; 2 Corinthiens 13:1
9	1 Corinthiens 2:10-11
10	Hébreux 12:22 et 1 Thessaloniciens 2:19; 13:13
11	Romains 2:14-16
12	Romains 13:1, 7
13	1 Corinthiens 13:7 avec Philippiens 4:8

PAUL R. CHEESMAN

L'ORGUEIL



Lorsque Samuel le Lamanite avertit les Néphites qu'ils avaient à se repentir, il leur apprit que leur destruction était assurée parce que

« . . .vous avez recherché, tous les jours de votre vie, ce que vous ne pouviez obtenir et vous avez recherché le bonheur en commettant l'iniquité, chose qui est contraire à la nature de cette justice qui est en notre grand Chef éternel» (Hélaman 13:38).

Les pratiques mauvaises des Néphites consistaient en ce qu'ils s'attachaient aux choses matérielles du monde comme les vêtements et les bijoux coûteux, l'exploitation des autres et la domination des autres.

Du fait que la situation des Néphites apostats était si grave, la *cause* de leur impiété mérite examen. Il se peut que si nous apprenons ce qu'étaient ces conditions, nous pourrions éviter des erreurs futures dans notre société et dans notre vie.

Notez que Samuel explique comment la recherche du bonheur était la motivation qui sous-tendait les actes mauvais des Néphites apostats. Ils apprendraient bientôt à la dure, comme Alma l'avait appris et l'enseigna à son fils, que «la méchanceté n'a jamais été le bonheur» (Alma 41:10).

Assurément toute âme a pour but d'atteindre le bonheur. Qu'est-ce qui fait que certains le recherchent via le plan de Dieu et d'autres, même s'ils se rendent compte que son moyen est le meilleur, le recherchent par l'influence mauvaise?

Néphi nous donne une raison de la méchanceté de son peuple:

« . . . à cause de l'orgueil de ma postérité, et des tentations du diable, la postérité de mes frères l'emporta sur le peuple de ma postérité» (1 Néphi 12:19).

Il semble significatif que parmi les multiples «tentations du diable», Néphi souligne l'orgueil. En fait l'orgueil est mentionné plus de soixante fois dans le Livre de Mormon parallèlement avec l'apostasie.

Le Seigneur a toujours béni ceux qui obéissent à ses commandements. Cela fait partie de ses arrangements avec les mortels. En réalité, nous sommes doublement bénis lorsque nous suivons ses lois: bénis par l'influence

et la direction consolatrices du Saint-Esprit qui demeure avec nous sur la terre, bénis par l'assurance du bonheur éternel dans l'au-delà. Mais souvent, lorsque nous recevons des bénédictions, nous commettons l'erreur de devenir fiers de nos bons dons plutôt que de remercier notre Père céleste qui nous les a donnés. Comme l'observa Joseph Smith[1], lorsque nous nous tenons devant les assemblées de la terre, que nous prêchons avec puissance et manifestons l'Esprit de Dieu, nous devons prendre grand soin de ne pas nous attribuer à nous-mêmes nos paroles émouvantes et à ne pas nous enfler de notre propre justice.

Il n'est pas facile de trouver un véritable modèle d'humilité chez l'homme. L'humanité est affligée de son moi. Comme il est difficile de s'excuser! Combien de fois ne négligeons-nous pas de remercier convenablement les gens, estimant peut-être qu'en admettant que nous sommes reconnaissants, nous nous mettons dans un état d'infériorité! Comme il est difficile de reconnaître que nous sommes en tort! Il est difficile d'assumer la responsabilité de nos mauvaises actions et de nos mauvaises paroles. Il n'est pas étonnant que le diable utilise cette arme de l'orgueil pour détourner de Dieu le cœur des hommes.

Nous qui sommes membres de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, comment nous évaluons-nous parmi les multitudes chrétiennes et non chrétiennes de la terre? Sommes-nous vraiment des frères et des sœurs, ou assumons-nous une position faussement supérieure par rapport à ceux qui ne croient pas comme nous? Et le conflit des générations? Les parents pensent-ils qu'ils perdront la face s'ils reconnaissent que la nouvelle génération en apprend davantage et l'apprend plus rapidement que leur génération? Et y a-t-il aussi des jeunes qui pensent qu'ils en savent davantage que leurs parents dans des domaines où seule l'expérience des parents et Dieu peuvent les guider convenablement?

Certains aspects du mouvement hippie ne sont qu'une manifestation de la révolte contre l'hypocrisie et le manque d'amour sincère et de spiritualité qui existent aujourd'hui au foyer. La recherche par ces jeunes gens fleuris d'un centre de paix les a conduits dans des chemins erronés, mais le but reste néanmoins un véritable défi dans leur esprit. Ces mouvements de jeunes ne doivent pas amener les parents à se détourner avec une fierté irritée, mais doit les aider à prendre davantage conscience des contrariétés de notre génération. En sympathisant avec les besoins de leurs enfants, ils peuvent les aider à se réaliser de manière plus productive. Nous soucions-nous réellement de notre standing? S'est-il développé dans l'Eglise des clans ou des «clubs» dont la base est la recherche du sélect? L'Eglise, telle qu'elle est aujourd'hui, avec toutes ses organisations, doit satisfaire à la plupart des besoins de chacun des membres s'il se donne entièrement au programme, ce qui ne laissera guère de place pour rendre nécessaires les clubs et les clans supplémentaires. L'attitude vis-à-vis de nos postes et de nos tâches est capitale. Un militaire qui se trouvait au front donna récemment une leçon à tous ceux qui étaient avec lui. Quand on lui demanda de prier dans une réunion de l'Eglise, il dit «merci».

La vie moderne montre d'autres exemples de faux orgueil. Les membres de l'Eglise se permettent souvent d'être froissés par les gestes maladroits des autres. L'orgueil entre en jeu et l'inactivité s'ensuit.

Dans le Livre de Mormon, quand les grands prophètes ont donné des messages qui convertissaient les gens, ceux-ci prospéraient. Mais la richesse semble toujours être un grand défi à la perspective, et le faux orgueil devient la faiblesse d'un peuple prospère. L'histoire montre que là où l'orgueil intervient, la génération montante oublie les leçons des pères et il en résulte la guerre et la destruction. C'est l'histoire qui se répète constamment dans le Livre de Mormon. Le vieux proverbe qui veut que «l'orgueil précède la chute» (Prov. 16:18) semble être la leçon donnée par la nation néphite dans le Livre de Mormon. Pouvons-nous nous instruire de son histoire en écoutant Néphi et Samuel et oublier notre orgueil et l'égoïsme qui l'accompagne? Si oui, nous pourrons trouver le bonheur et la paix en cherchant avec humilité à vivre les commandements de Dieu.

1 **Enseignements du prophète Joseph Smith,** pp. 211–212.

REED H. BRADFORD

Percée

«Et ils lapidaient Etienne . . . Paul avait approuvé le meurtre d'Etienne . . . cependant Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, se rendit chez le souverain sacrificateur, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des partisans de la nouvelle doctrine, hommes ou femmes, il les emmenât liés à Jérusalem.

«Comme il était en chemin, et qu'il approchait de Damas, tout à coup, une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre, et il entendit une voix qui lui disait: Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il répondit: Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur dit: Je suis Jésus que tu persécutes. Il te serait dur de regimber contre les aiguillons» (Actes 7:59; 8:1; 9:1-5).

A la suite de cette expérience, la voie tout entière de Saul changea. A partir de ce moment-là «il prêcha dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu» (Actes 9:20).

Comprendre correctement le plan de Dieu et ce qu'il désire pour chacun de nous représente une «percée» nous faisant passer dans un nouveau genre de vie: nous entrons dans un genre de «vallée promise» où la vie est extrêmement enrichie. Dans cette nouvelle vie, au lieu de querelles, il y a une collaboration productrice. Chacun développe ses talents et ses capacités et puis les partage avec les autres. On ne se considère pas comme une entité isolée, mais comme membre d'une *famille divine.*

«Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui» (1 Cor. 12:26).

Saul, qui devint Paul, connut cette «percée». Avant sa convertion, il persécutait les Saints; mais après il rendit un dévouement constant au Sauveur, à ses principes, à son Eglise et à son mode de vie. A la fin de sa mission terrestre, Paul disait:

«Car pour moi, je sers déjà de libation, et le moment de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi» (2 Tim. 4:6, 7).

Si nous n'avons pas encore connu une telle percée, que pouvons-nous faire chacun pour l'obtenir maintenant? Il y a deux choses qui sont d'importance capitale:

Premièrement, nous devons *vouloir* connaître la vérité. Nous devons être disposés à nous embarquer dans une *recherche* constante, cherchant de plus en plus de connaissances et de lumière pendant toute notre vie.

Deuxièmement, nous devons manifester la *foi* au Seigneur Jésus-Christ, une foi qui nous rend disposés à étudier et à mettre en œuvre ses principes et à participer à ses *ordonnances salvatrices:*

«Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef» (Jean 7:17).

«Et vous m'offrirez en sacrifice un cœur brisé et un esprit contrit. Et quiconque vient à moi le cœur brisé et l'esprit contrit, je le baptiserai de feu et du Saint-Esprit . . .» (3 Néphi 9:20).

Nous n'aurons pas tous cette expérience qu'eut Paul de voir une *lumière* et d'entendre la voix du Seigneur. Nous ne verrons probablement pas non plus un ange comme Alma ou des êtres divins comme le prohète Joseph Smith. Mais si nous appliquons ces deux procédures, nous pouvons, nous aussi, connaître une *brèche divine*. Nous trouverons une nouvelle espèce de maturité spirituelle, intellectuelle, émotionnelle et sociale. Il y aura dans notre âme de la paix, de la sérénité et de la joie.

Ils lapidèrent donc Etienne, et comme ils le faisaient, celui-ci s'écria: «Seigneur . . . reçois mon esprit.» Puis il tomba à genoux et s'écria: «Seigneur, ne leur impute pas ce péché!» (Actes 7:59-60). Sur quoi il mourut. Et Saul était parmi ceux qui approuvaient sa mort.

Il y en a qui prétendent que la prière d'Etienne joua un rôle important pour transformer Saul en Paul. Il put essayer autant qu'il le voulut, Saul ne put jamais oublier la façon dont Etienne était mort.

Les sentiments de celui qui raconte l'incident suivant ressemblent beaucoup à ceux de Saul[1].

Michel Marchand était un petit gars gentil, innocent et amusant que tout le monde aimait. On le taquinait aussi. Pendant ces nombreuses années, je me suis demandé *pourquoi* nous l'avons fait. Est-ce parce que la sauvagerie l'emporte sur le divin? Etions-nous simplement irréfléchis? Ou nous étions-nous trompés dans nos satisfactions, pensant que les petits clans dans les rapports humains sont plus importants qu'une âme humaine? En avions-nous tiré la conclusion qu'une imitation de verre vaut plus que le diamant lui-même?

Il prenait bien les taquineries et nous rendait toujours le sourire avec ses grands yeux qui semblaient dire «Merci» à chaque clin d'œil. Peut-être disait-il: «Je suis heureux d'avoir les miettes de la table.» Lorsque nous, qui étions en cinquième année primaire, voulions nous décharger de contrariétés, il était disposé à payer le prix pour être membre de notre groupe.

Nous avions un petit poème que nous chantions, un petit poème provocateur que quelqu'un avait composé un jour pour taquiner Michel.

1 Cette histoire fut racontée à l'auteur par Gerald Torgersen, un des ses élèves qui était aveugle. Il l'avait reçue de Stephen Brinton. L'auteur de l'histoire est inconnu.

Comme je le disais, je ne sais pas pourquoi Michel devait payer ce prix spécial pour être membre de notre groupe. Je ne me souviens pas qu'aucun de nous ait jamais mentionné que son père était en prison ou que sa mère était blanchisseuse. Et aucun de nous ne remarquait la tristesse et l'embarras qui s'exprimaient dans ses yeux quand elle nous regardait.

Le snobisme fleurit très jeune. Je dis ceci parce qu'il est clair maintenant que notre attitude était qu'il était *juste* que nous appartenions tous au groupe mais que Michel était là parce que nous le *souffrions.*

Mais nous l'aimions tous vraiment — l'aimions tous, c'est-à-dire, jusqu'à ce jour là — jusqu'à ce moment-là. Notre raison de prendre la décision que nous avions prise était que «il n'est pas comme tout le monde». «Nous ne le voulons pas, n'est-ce pas?» dit quelqu'un. Mais qui de nous le dit? Je voulus tout d'abord jeter la responsabilité sur Joseph. Mais je ne puis dire honnêtement que je me souviens qui le dit — qui dit ces paroles qui réveillèrent la sauvagerie qui dort en nous tous. Cela n'a pas d'importance, parce que la ferveur avec laquelle nous reprîmes *tous* le cri nous révéla — nous révéla tous.

Quand je réfléchis maintenant dans mes sentiments de chagrin et de douleur, je me souviens que je me disais que je ne voulais pas vraiment faire ce que je faisais. Tout au long des années, je me consolai en me disant cela. Puis un jour, je tombai sur ces paroles mal venues mais irréfutables: «Les coins les plus chauds de l'enfer sont réservés à ceux qui, pendant un moment de crise, maintiennent leur neutralité.»

Ce week-end allait être comme tous les autres que le groupe avait passés ensemble. Après l'école, le vendredi, nous nous réunissions chez l'un de nous — cette fois chez moi — pour nous préparer pour aller camper dans les bois voisins. Nos mères, qui faisaient la plupart des préparatifs, préparaient toujours un sac supplémentaire pour Michel qui venait nous rejoindre après avoir fait ses corvées.

Le temps de dresser le camp, les jupes de maman étaient oubliées; nous étions des hommes affrontant la jungle. Les autres me dirent que puisque c'était ma fête, je devais être celui qui dirait à Michel qu'il n'était pas invité. Moi qui croyais depuis longtemps que Michel m'estimait secrètement un peu plus que les autres parce que lorsqu'il me regardait il ressemblait beaucoup à un petit chien essayant de dire toute sa loyauté dans ses yeux. J'aimais cela.

Je peux encore voir Michel s'approcher de nous en suivant le long et sombre tunnel d'arbres qui ne laissait

passer que suffisamment de la lumière du soir pour faire briller de toutes leurs couleurs les dessins changeants de sa vieille chemise. Il était sur son vélo rouillé — un vélo de fille, aux pneus faits de tuyaux de jardin fixés par des fils de fer au châssis. Il semblait plus heureux que jamais, ce petit gars qui avait été un adulte toute sa vie et qui trouvait maintenant dans le groupe sa première occasion de se détendre et de s'amuser un peu.

Il me fit signe comme je me tenais dans la clairière du camp. Je ne fis pas attention à son salut. Il descendit de son vélo et s'approcha de moi, plein de conversation. Les autres, bien cachés dans la tente, étaient tout à fait silencieux; mais je pouvais presque les entendre écouter et respirer.

Pourquoi ne devient-il pas sérieux? me demandai-je. Ne peut-il voir que je ne lui rends pas sa gaieté?

Tout d'un coup, il vit; son visage innocent s'ouvrit plus encore, le laissant totalement vulnérable et exposé. Son comportement tout entier disait: «Ça va aller très mal, n'est-ce pas? Mais allons-y.» Certainement entraîné à être déçu, il ne se prépara même pas pour encaisser le coup.

Avec incrédulité, je m'entendis dire: «Michel, nous ne te voulons pas.»

Je suis toujours hanté par la vision de la vitesse stupéfiante avec laquelle deux grosses larmes lui sautèrent dans les yeux et y demeurèrent. Je dis «vivace» parce que la scène est repassée un million de fois d'une manière affolante dans mon âme. Sa façon de me regarder — fixée pour un instant éternel — qu'est-ce que c'était? Ce n'était pas la haine. Etait-ce le choc, l'incrédulité? Ou était-ce peut-être de la pitié pour moi?

Finalement, un frisson fugitif lui passa sur les lèvres, et il se détourna sans protester. Tout d'abord, il trébucha à moitié assommé. Puis il courut à son vélo et s'éloigna rapidement.

Comme j'entrais dans la tente, quelqu'un — le dernier d'entre nous à sentir tout l'élan du moment je suppose, se mit à chanter le vieux poème, la poésie provocante. Il s'arrêta tout d'un coup au milieu d'un mot.

Et puis nous nous arrêtâmes tous. Ce fut unanime. On ne vota pas. On ne dit pas un mot, mais nous sûmes tous. Nous sûmes que nous avions fait quelque chose d'affreusement, de cruellement mauvais. C'est à ce moment-là que je sentis l'impact des paroles du Seigneur dans mon âme:

«Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères . . .» (Matt. 25:40).

A ce moment-là, nous sentîmes qu'une compréhension qui nous était *nouvelle* s'était indélébilement fixée dans notre âme. Nous avions martyrisé un être fait à l'image de Dieu — notre frère — avec la seule arme contre laquelle il n'avait aucune défense: le rejet.

Comme Michel venait irrégulièrement à l'école, il fut difficile de dire quand il cessa vraiment d'y aller, mais un jour, je me rendis compte qu'il n'était plus là. Il était parti pour toujours. Le fait qu'il était parti multiplia ma douleur un million de fois. Après l'incident, chaque fois que je l'avais vu, j'avais réussi à l'éviter. Maintenant je me rendais compte que j'avais passé trop de jours à lutter avec moi-même pour acquérir la manière convenable de lui dire à quel point j'étais honteux. J'avais perdu ma chance de réparer. Maintenant je sais que si j'avais pris Michel dans mes bras, si j'avais pleuré avec lui, cela aurait suffi.

Je ne revis plus jamais Michel Marchand. Et je n'ai aucune idée d'où il est. Depuis les quinze ans que j'enseigne à l'école, j'ai rencontré des centaines de Michel Marchand, et tous semblent me fixer avec ce même regard qui hante et qui se fixa dans mon âme ce jour-là il y a longtemps. Ma conscience mettra toujours le masque de Michel sur le visage de toutes les âmes humaines qui se voient refuser leur occasion de s'accomplir divinement. Vous voyez, je sais maintenant ce qu'ils éprouvent — ce qu'il a éprouvé — parce que moi aussi, à ma façon, je suis Michel Marchand.

Michel, il n'y a que peu de chances que tu voies jamais ces mots. Mais je dois essayer. Ce que je demande dans ma prière, mon ami d'il y a longtemps, c'est que tu apprennes l'effet constant de ton sacrifice. Ce que tu as souffert de ma part ce jour-là, Dieu l'a retourné et en a fait une bénédiction. Cette connaissance pourrait soulager ton souvenir de ce terrible jour.

Je commets beaucoup d'erreurs, Michel, et je n'ai peut-être pas été un très bon enseignant. Mais ma douleur a été soulagée de deux façons. Je me souviens des paroles du Christ:

«Voici, celui qui s'est repenti de ses péchés est pardonné, et moi, le Seigneur, je ne m'en souviens plus» (D. & A. 58:42).

Je veux aussi que tu saches que je n'ai plus jamais martyrisé un Michel Marchand. ○

Le jour paraît,
chassant la nuit.
Vois! Sion
lève l'étendard!
L'aurore éblouissante
luit, l'aurore
éblouissante luit
et lance ses
feux sans
retard.

Trop petit, trop grand

La petite sœur de Jeannot hurlait dans son berceau.

— Laisse-moi la prendre, supplia Jeannot.

— Oh, non, dit sa mère. Tu es trop petit. Tu risques de la laisser tomber.

Il se sentit triste. Il avait trois ans. Il savait qu'il pouvait faire attention. Il regarda dans la pièce pour voir s'il n'y avait pas quelque chose à faire. Bientôt, il s'installait dans la voiture du bébé. De nouveau, sa maman l'arrêta.

— Non, non, dit-elle. Tu es trop grand. Tu pourrais la casser.

Jeannot fut déçu. Ce serait amusant de se promener dans la voiture du bébé. Il voulait l'essayer. Il se dirigea plutôt vers la cuisine. Il décida qu'il avait soif. Il alla au réfrigérateur, ouvrit la porte, et voulut prendre le lait.

— Je vais le faire, dit sa sœur. Tu es trop petit. Tu pourrais renverser le lait.

Sa sœur versa du lait dans un verre et le donna à Jeannot. Il voulait verser son lait lui-même. Cela avait l'air facile. Lorsqu'il eut fini de boire son lait, il se tourna pour mettre le verre sur la table. Mais le verre lui glissa des mains et tomba. Boum! Juste sur son orteil. Il se mit à pleurer.

— Allons, allons, dit son papa. Tu es trop grand pour pleurer.

Jeannot ne voulait pas pleurer, mais il avait mal à l'orteil et il était malheureux. Il se frotta les yeux pour ne pas pleurer. Lorsque le bébé pleurait, maman ou papa le prenait et le berçait. Juste à ce moment-là, le bébé était de nouveau occupé à pleurer dans sa chambre. Maman se rendit dans la chambre et sortit avec le bébé dans ses bras. Elle se mit à le bercer, serrant le bébé près d'elle. Jeannot regarda sa petite sœur et sa maman qui la berçait. Il voulait être bercé aussi.

— Maman, berce-moi, demanda-t-il.

S'il te plaît. Mais papa dit:
— Tu es trop grand pour être bercé.
Maintenant Jeannot était vraiment malheureux. Trop grand! Trop petit! Trop grand! Trop petit! Il ne s'y retrouvait plus. Il ne put retenir ses larmes. Il courut dans sa chambre, se glissa en-dessous du lit et se mit à pleurer silencieusement.
Jeannot entendit son papa sortir de la maison, mais il ne sortit pas d'en-dessous du lit. Il entendit sa sœur partir pour jouer avec son amie, mais il ne bougea toujours pas. Il resta seulement là et pleura silencieusement.
Tout d'un coup, il entendit sa maman dire d'une voix contenue:
— Jeannot, je t'aime.
Et voilà que maman s'étendait par terre juste à côté de son lit.

— Sors, dit-elle. Je t'aime.
Jeannot roula d'en-dessous du lit, et tomba dans les bras de sa maman. Elle le porta dans le fauteuil, s'assit avec lui dans ses bras et le berça.
— Jeannot, dit-elle, je sais que tu es malheureux pour le moment. Tu dois avoir l'impression que nous pensons tous que tu es soit trop grand, soit trop petit pour tout. Mais tu es juste assez grand pour beaucoup de choses.
Ils parlèrent des choses pour lesquelles Jeannot était juste assez grand: faire des courses pour maman, ramasser les jouets du bébé quand il les jetait de son berceau, aider maman à mettre la table, trouver la serviette et les vêtements de bébé quand maman baignait celui-ci et parler au bébé pendant que maman préparait son biberon. Elle le serra bien fort dans ses bras. Elle dit:
— Chéri, nous t'aimons tous. Papa, ta sœur et moi, nous t'aimons, et ton Père céleste t'aime. Je suis sûre que c'est pour cela qu'il t'a envoyé chez nous. Nous sommes si heureux d'avoir un petit garçon que nous le remercions tous les jours. Tu es juste comme nous te voulons.
— Mais je veux être assez grand, dit Jeannot.
— Tu es juste assez grand pour nous pour le moment, dit sa maman. Mais tu grandiras et bientôt tu seras assez grand pour faire les choses que tu ne sais pas faire maintenant. Bientôt tu seras assez grand pour verser le lait de la cruche dans ton petit verre. Bientôt tu seras assez grand pour tenir ta petite sœur. En fait, je pense que tu es assez grand dès maintenant.
Jeannot prit maman dans ses bras et dit:
— Je t'aime.
Maman mit Jeannot sur le canapé. Elle

prit le bébé dans la chambre à coucher et le mit dans les bras de Jeannot. Puis elle s'assit à côté de lui. Jeannot tenait très précieusement sa petite sœur. Il fit un grand sourire. Il était heureux d'être juste assez grand.

Voulez-vous aider Minnie la Souris à trouver la maison de pain d'épice?

HELEN BAY GIBBONS

Le jeune berg

Le soleil matinal était occupé à grimper dans le ciel vide lorsque Petit Grillon vit aux bouffées lointaines de poussière tout en bas dans la vallée que sa mère Sah-ni et son frère aîné, Sitsosie, avaient quitté leur «hogan» pour aller au comptoir. Un agneau égaré bêla et Petit Grillon dut descendre dans un ravin pour le ramener dans le troupeau avant de pouvoir se retourner et regarder le vieux camion disparaître lentement au loin dans le désert. Une fois de plus, on l'avait laissé en arrière.

Lorsque Petit Grillon était très jeune — trop petit même pour l'humble tâche de berger de moutons — il accompagnait sa mère et son père au comptoir. Il rêvait encore à l'excitation de ces jours-là, à la richesse de l'argent et des turquoises, aux senteurs et au spectacle d'une marchandise étrange sur les rayonnages du comptoir. Maintenant, le père de Petit Grillon était mort et sa mère devait compter sur Sitsosie comme chef de famille. Sitsosie était grand et presque aussi fort qu'un homme, et il était très beau, tandis que Petit Grillon était minuscule et trapu, et, pensait-il, très peu utile à sa mère. «Sah-ni a besoin de moi pour l'aider au comptoir» avait dit Sitsosie d'un ton vantard à Petit Grillon. «Il faut du muscle pour mettre la farine et les haricots dans le camion. Tu n'es pas assez fort. Tu es toujours bon pour garder les moutons.»

Là-haut sur le flanc de la colline, les yeux suivant la piste de bouffées de poussière, Petit Grillon se sentait triste, car lui aussi voulait être une personne de valeur, pour aider Sah-ni, car elle était une excellente mère. Au petit matin de ce jour-là, avant le lever

ger

du soleil, Sah-ni avait réveillé Petit Grillon pour lui donner de la nourriture chaude et pour dire une petite prière avant de l'envoyer paître ses brebis.

— Que notre hogan soit béni, demanda-t-elle dans sa prière. Qu'il soit paisible. Paisible devant nous et derrière nous. Paisible en-dessous de nous et au-dessus de nous. Paisible tout autour de nous.»

Petit Grillon aimait la vieille prière que Sah-ni répétait souvent. Mais plus encore, il aimait entendre les prières des missionnaires qui venaient parfois parler dans le hogan de Sah-ni. Ils l'appelaient «Petit Frère» et Petit Grillon pensait souvent à toutes les choses merveilleuses qu'ils avaient dites. Ils parlaient d'un Père suprême qui avait fait toutes choses: les collines, les étoiles, les créations de la terre — et qui se préoccupait de toutes, même du plus petit agneau ou d'un moineau mourant. Quand les missionnaires priaient, ils parlaient directement au Père suprême, comme s'il était là dans le hogan avec eux: «Notre Père céleste», disaient-ils, et bien que Petit Grillon ne pût rien voir, il sentait la présence du Père suprême à l'ardeur agréable qu'il ressentait dans son cœur.

Le troupeau grimpait maintenant tout en paissant, et Petit Grillon le suivait, veillant sur lui. Tandis qu'il marchait, il scrutait des yeux la vallée, mais le camion et ses bouffées de poussière avaient disparu. Arrivé à la grande source, il s'arrêta pour que les moutons pussent boire et se reposer avant l'escalade finale jusqu'aux pâturages du haut plateau, où il avait l'intention de rester jusqu'à ce que Sitsosie, revenu demain du comptoir, vienne le remplacer. Pendant tout l'été, les frères se partageaient les travaux de l'élevage, prenant soin des moutons pour que Sah-ni eût de la laine pour faire des couvertures et du mouton pour faire du ragoût. Petit Grillon n'avait pas peur de rester seul sur la montagne. Il s'était passé bien du temps depuis que l'on y avait vu pour la dernière fois un grand animal sauvage.

Tout en s'attardant avec ses moutons à la grande source, il étudiait les signes qui se trouvaient sur le sol. C'est alors qu'il vit les traces dans la terre molle. Il y avait longtemps, son père lui avait appris à suivre les animaux à la piste. Il se pencha pour étudier les nouvelles traces, puis il eut l'envie de courir pour appeler à l'aide, car c'étaient les traces toutes fraîches d'un grand puma! Quelques mètres plus haut, il vit la carcasse toute fraîche d'un mouton dont la peau et les os ensanglantés montraient qu'il venait d'être tué peut-être la nuit précédente. Le grand tueur se trouvait probablement là-haut dans les arbres près de la prairie où il conduisait ses moutons. Le cœur battant, Petit Grillon savait qu'il devait redescendre son troupeau de la montagne avant qu'il ne fît noir, avant que le puma ne le sentît et ne vînt à nouveau tuer. Il frissonna en se souvenant que Hosteen Yazzi avait dit en plaisantant à Sah-ni: «Petit Grillon n'est même pas assez grand pour qu'un puma en fasse une bouchée.»

Sautant par-dessus les rochers pour faire lever ses moutons et les mettre en route, il découvrit un agneau qui venait de naître et qui était étendu endessous d'un buisson, si faible qu'il ne pouvait même pas se tenir sur ses pattes vacillantes. Sa mère ayant été tuée, son nourrisson mourait de faim. Petit Grillon ne savait que faire. Quelque part là-haut, dans l'ombre, un puma

attendait. Il n'y avait pas de temps à gaspiller pour un agneau. Il devait se dépêcher. Et cependant, se dit-il, si même le Père suprême s'occupe du plus petit oiseau, je dois également prendre soin de cet agneau mourant. Sanglotant à moitié, il le recueillit dans ses bras et avança en trébuchant sur les rochers, criant pour exciter son troupeau et mettre les animaux ensommeillés en route. Le soleil avançait dans le ciel. Les ombres s'allongeaient et Petit Grillon aiguillonnait ses moutons pour qu'ils descendent la piste poussiéreuse vers la vallée. Ils bêlaient parce qu'on les forçait à se dépêcher, et le garçon sentait la fatigue l'envahir de devoir les pousser avec le fardeau vivant qu'il avait dans les bras. Il faisait presque nuit lorsqu'il arriva finalement à la sécurité des enclos du hogan. Sah-ni et Sitsosie n'étaient pas encore revenus, mais Petit Grillon savait comment nourrir l'agneau affamé avec du lait chaud de chèvre qui se trouvait dans l'outre spéciale de cuir que Sah-ni avait faite pour que les agneaux puissent têter. Puis il alluma le feu dans le hogan et fit un lit chaud pour que le petit animal puisse dormir.

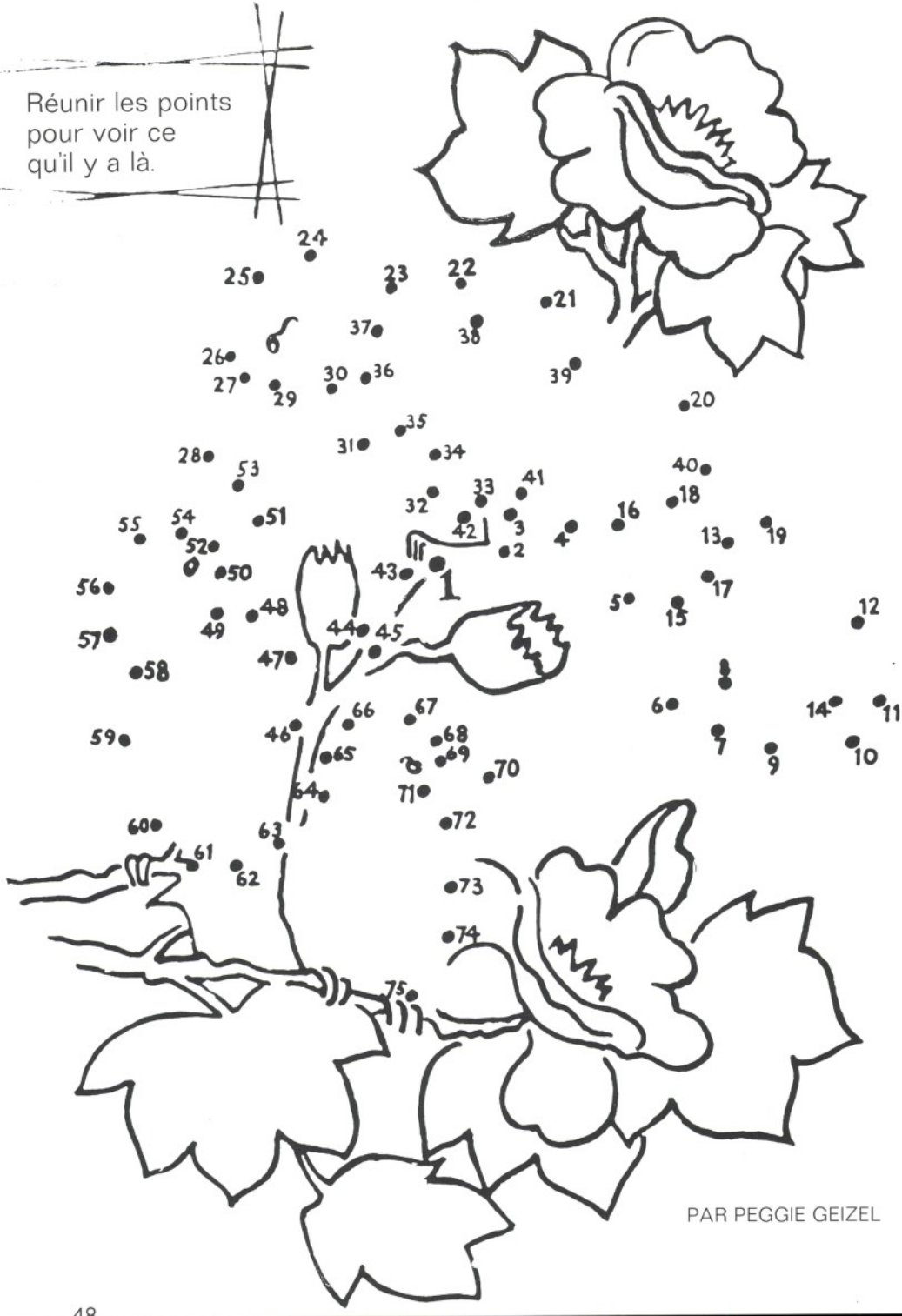
Petit Grillon avait sauvé l'agneau, et il avait également sauvé le troupeau de sa mère. On n'a peut-être pas besoin d'être grand, fort et beau pour être le digne fils de Sah-ni, et même du Père suprême. Dans le silence du soir, il entendit le toussottement du camion. Sah-ni revenait. Demain, elle pourrait aller chercher des hommes pour dépister le puma.

A nouveau, il sentit l'ardeur agréable dans son cœur. La prière du matin faite par Sah-ni était exaucée. Tout était paisible alentour.

Tu es un précieux enfant de Dieu l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.
Romains 8:16.

Parce que tu es enfant de Dieu, tu peux faire des choses importantes, toute comme Petit Grillon. Quelles sont ces choses ?

Réunir les points pour voir ce qu'il y a là.



PAR PEGGIE GEIZEL

La jeunesse progresse socialement. La jeunesse suédoise se réunit pour un banquet.

De jeunes missionnaires visitent un hogan indien.

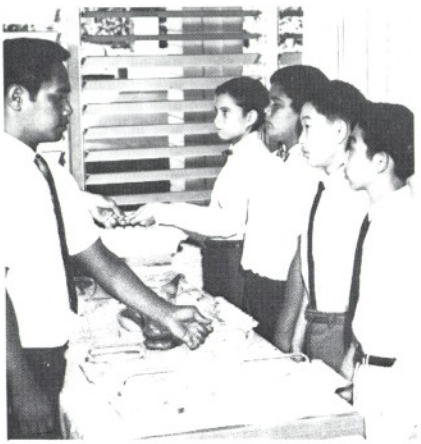
La jeunesse

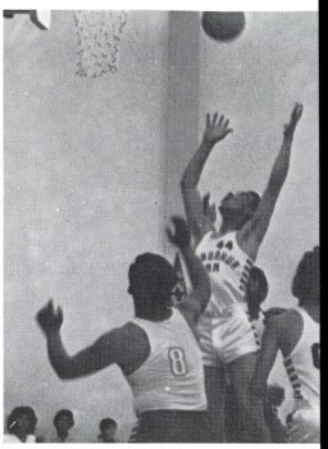
FRÈRE MARION D. HANKS,
assistant du Conseil des Douze et
ELAINE CANNON

La jeunesse doit progresser mentalement, physiquement, spirituellement, socialement. Elle a besoin de temps pour méditer, de temps pour jouer, pour faire de la compétition et pour s'entraîner. Elle doit participer et s'exprimer, se former l'esprit et fortifier sa personnalité, développer ses talents et apprendre l'art de diriger et de vivre en société. Elle doit apprendre à mieux comprendre Dieu, à servir son prochain, à se discipliner, à chercher, à faire des efforts et à persévérer dans l'action. Elle a besoin de travailler, d'endurer, de sacrifier, d'aimer. Elle a besoin d'apprendre à affronter efficacement les contrariétés, les difficultés, les tentations. Chose capitale, elle a besoin de se donner des buts importants, et de s'engager vis-à-vis du Seigneur, de son royaume et de sa cause.

Les membres de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours croient, comme Paul le dit à Timothée, qu'ils doivent être des modèles «pour les fidèles» en parole, en conduite, en charité, en foi, en pureté» et ne pas «négliger le don qui est en» eux.

Ils pensent aussi que croire ne suffit pas. La connaissance de la vérité est indispensable au salut. Mais la connaissance seule ne mènera personne très loin dans cette vie ou dans l'au-delà. C'est l'application de principes élevés à la vie quotidienne qui fera cela. Par conséquent, les programmes de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours sont très soigneusement préparés pour mettre en œuvre les principes de l'Evangile et pour satisfaire les besoins de l'individu. Les membres qui participent activement au programme tout entier de l'Eglise reçoivent des directives et se développent dans tous les aspects de leur vie à tous les stades de leur vie.





La jeunesse progresse spirituellement. De jeunes hawaïens distribuent la Sainte-Cène.

La jeunesse progresse physiquement. De jeunes Mexicains jouent au ballon.

La jeunesse progresse mentalement. A gauche, une étudiante polynésienne étudie dans un laboratoire.

MARILYN McMEEN MILLER

Le plus grand privilège

Un dimanche matin, sur le chemin de l'Eglise, je vis un groupe de garçons qui jouaient à la balle dans la cour de récréation de l'école. Habillés de blue jeans et de chemises en loques, ils hurlaient et se tapaient dans les mains avec excitation lorsqu'un des membres de l'équipe marquait un but. Le match avait l'air bien . . . une merveilleuse activité pour tout autre jour que le dimanche.

Je connaissais plusieurs de ces garçons. Ils venaient de foyers de Saints des Derniers Jours. Mais ils manquaient une des plus grandes bénédictions de leur vie, le privilège d'aller à l'église. Ils considéraient probablement l'Eglise comme une restriction ou un fardeau et non comme un privilège.

Je revins en pensée au moment où j'éprouvais le même sentiment. Mais il vint dans ma vie une période spéciale où j'appris quel privilège c'est d'être un Saint des Derniers Jours.

Alors que j'étais enfant à l'Ecole du Dimanche des jeunes, je ne me souciais pas beaucoup de sanctifier le jour du sabbat ou d'assumer les nombreuses responsabilités que ma famille avait acceptées lorsque nous devînmes membres de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. J'aimais accompagner mes parents pour être scellée au temple, et j'aimais la Primaire. Mais je n'aimais pas des longues réunions et l'obligation de faire des discours, de jeûner et de payer ma dîme.

Lorsque mon petit frère naquit, nous vivions dans une communauté non mormone. Notre maison de briques de trois étages se trouvait à un endroit assez spécial, non loin de deux niveaux extrêmes de la société: les taudis au nord et les résidences des riches de l'autre côté du parc.

Je voulais tellement me lier d'amitié avec les enfants des riches qui vivaient dans ces belles maisons de l'autre côté du parc que je ne pouvais penser à rien d'autre. Lorsqu'une petite fille d'une de ces maisons m'invita à venir un dimanche chez elle pour que ses parents puissent nous emmener dans leur propriété pour faire du cheval, j'étais hors de moi d'excitation. Je ne *pensais* même pas que j'allais manquer l'Ecole du Dimanche. Comme je fus déçue lorsque ma mère me rappela que j'avais promis de réciter ce matin-là le thème de la Sainte-Cène à l'Ecole du Dimanche des jeunes.

Pourquoi fallait-il que j'aille à l'église? Pourquoi fallait-il que je lise le thème de la Sainte-Cène? Pourquoi aucun de mes autres amis ne devait-il aller à l'église, payer la dîme, jeûner ou faire des discours? Avant d'être membres de l'Eglise, nous pouvions faire ce que nous voulions. Je détestais les restrictions que l'on m'imposait maintenant.

Ma mère était sage et bonne. Elle dit brièvement: «Tu ne veux pas manquer l'église. C'est un des plus grands privilèges que tu aies.»

Je ne voyais pas les choses ainsi. Mais lorsque je téléphonai à mon amie, elle dit qu'ils iraient pendant un certain temps dans la propriété le dimanche après-midi. Si j'étais libre, je pouvais passer un autre dimanche.

Pendant la semaine qui suivit, mon petit frère naquit et ma mère tomba gravement malade. Elle fut pendant plusieurs jours à l'hôpital au seuil de la mort.

Le soir, nous, les trois filles, jouions sur le porche pendant que le crépuscule descendait, marchant sur la rampe et écoutant le bruit des centaines de voitures qui roulaient dans la rue, en attendant que mon père rentre. Lorsqu'il arrivait, il avait toujours le visage tiré et fatigué. Chaque fois, nous écoutions en retenant notre souffle son rapport de l'état de maman. Il était toujours le même . . . critique.

Le dimanche après-midi suivant arriva. Avec hésitation, je mis mes bottes et mes jeans et regardai de ma fenêtre en direction du parc, attendant que papa revienne de l'hôpital. Finalement je le vis arriver lentement.

— Comment va maman? chuchotai-je, ayant peur de l'interroger.

Un instant, mon père ne dit rien:

— Si notre Père céleste la prend, raisonna-t-il enfin lentement, nous devons avoir la foi que c'est la bonne décision.

— Maman s'en ira-t-elle pour de bon? demanda ma sœur.

Mon père prit ma sœur dans ses bras et dit:

— Ta maman ne s'en ira jamais pour de bon. C'est pour cela que nous avons la chance d'être des Saints des Derniers Jours. Nous avons été scellés comme famille au temple, et cela veut dire que maman sera toujours avec nous. Elle peut s'en aller pour rendre visite à notre Père céleste pendant un certain temps, mais nous serons toujours tous ensemble.

Je pouvais voir des larmes briller dans ses yeux.

«Nous sommes tellement bénis d'être proches de notre Père céleste et d'avoir le privilège d'appartenir à son Eglise.»

A ce moment-là, je me souvins des yeux souriants de ma mère et de son doux sourire. Puis il me sembla entendre ses paroles:

— Tu ne veux pas manquer l'église. C'est un des plus grands privilèges que tu aies.

Je courus à l'étage, enlevai mes bottes et mes blue jeans et mis mes vêtements du dimanche.

Ce soir-là en prenant la Sainte-Cène, je fis une prière silencieuse d'action de grâces à mon Père céleste de me trouver là, d'avoir le privilège de prendre la Sainte-Cène, d'avoir le privilège d'être une Sainte des Derniers Jours de sorte que je pouvais toujours rester avec ma famille. Jamais je ne priai autant dans ma vie que cette semaine-là. Soir après soir, à côté de mon lit étroit, je parlais à mon Père céleste et lui promettais que j'irais à la réunion de la Sainte-Cène et que je payerais ma dime. Je lui promettais que j'essayerais d'être une bonne Sainte des Derniers Jours mais qu'il laisse ma mère vivre.

Nous fûmes bénis, et la vie de ma mère fut épargnée. Mais je fus doublement bénie, car j'appris également quelle chance d'être une Sainte des Derniers Jours et quel privilège j'avais d'aller à l'église.

Pur —

quel mot merveilleux

RICHARD L. EVANS

Il y a un mot qui contient des possibilités merveilleuses de paix personnelle, de sécurité, de respect de soi, et ce mot c'est «pur». Les mains pures, le cœur pur, le foyer pur, l'eau pure, l'air pur, les vêtements purs, l'esprit pur, une morale pure, quel mot merveilleux! L'esprit suit si souvent son entourage — et le cycle s'inverse lorsque l'entourage suit l'esprit. Nous pouvons avoir dans presque tout une perspective pleine d'espérance si nous nous engageons à être purs. «Il y a une beauté qui est donnée à toute jeune fille, disait le président McKay, un don de Dieu, aussi pure que la lumière du soleil, et aussi sacrée que la vie. C'est une beauté que tous les hommes aiment, une vertu qui gagne l'âme de tous les hommes. Cette beauté c'est la chasteté»[1]. «Une femme belle, pudique et chaste est le chef-d'œuvre de la création»[2].

« . . . marchez selon l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair . . . le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, l'intégrité, la fidélité . . .»[3]. «Que nos pensées, nos paroles, nos vêtements et notre comportement général montrent que nous croyons à la sainteté du corps qui est le temple de Dieu», disait Hugh B. Brown[4], comme le proclamait Paul lui-même: ‹Sortez du milieux d'eux [le monde] . . . ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles . . .»[5]. Le mal n'est pas pur. Le mal fréquente l'esprit impur, la morale impure, l'attitude impure, l'atmosphère impure. L'expression favorite de John Wesley, le fondateur du méthodisme, «la pureté est proche de la sainteté», n'est pas seulement un vieil adage, mais un fait réel qu'il faut affronter: la pureté de pensée, de personne, de vêtements, de parole. Il n'y a pas seulement «la force qui vient de ce qu'on est pur», mais la paix, la sécurité et le respect de soi. Les jeunes peuvent atteindre les hauteurs les plus sublimes du moment qu'ils s'engagent à être purs. «Comme elle est glorieuse et proche des anges, la jeunesse qui est pure»[6]. Que Dieu nous aide à nous engager à être purs.

1 David O. McKay, **The Instructor,** août 1966.
2 Idem.
3 Galates 5:16:22.
4 Hugh B. Brown, **You and Your Marriage,** p. 66.
5 2 Corinthiens 6:17-18.
6 La Première Présidence, 6 avril 1942.

«La Parole sur les Ondes» depuis le Square du Temple, présenté sur KSL et le Columbia Broadcasting System, 16 novembre 1969. Copyright 1969.

L'art de questionner

STANLEY M. GRABOWSKI

Les enseignants ont toujours utilisé l'instrument important dans une classe que sont les questions, tant pour présenter la matière que pour tester les étudiants. Les bons enseignants sont en général ceux qui sont passés maîtres dans l'art de poser des questions. Un enseignant expérimenté sait comment poser les questions qui susciteront l'intérêt et la curiosité des étudiants, concentreront leur attention sur un sujet, stimuleront la discussion et guideront leurs réflexions tout en obtenant des faits et des opinions.

La façon dont un étudiant répond à une question dépend du genre de question posée et de la façon dont elle est énoncée; les deux ont de l'importance. Examinons tout d'abord différentes espèces de questions:

1. La question de *fait*. C'est le genre de question le plus simple, communément utilisé pour obtenir des renseignements et pour mettre à l'épreuve la connaissance des étudiants. La plupart de ces questions commencent par un des quatre mots que tout reporter de journal apprend en premier lieu: *quoi, où, qui et quand*. Voici quelques exemples: «Qui était Jésus?» «Où est le pays de la Bible?» «Qu'est-ce qu'un commandement?»
2. La question d'*élargissement* est utilisée pour introduire des renseignements supplémentaires. Elle sert à attirer l'attention sur certains points que l'on a pu oublier. Pareille question peut commencer par des mots tels que: «Quelles autres choses . . .?» «Pourquoi?» ou «Pourquoi pas?»
3. La question de *justification* est une manière de mettre en question de vieilles idées et d'en développer de nouvelles. *Pourquoi* et *comment* introduisent ordinairement de telles questions. Par exemple: «Pourquoi les chrétiens adorent-ils le dimanche?» ou «Comment savons-nous que la Bible est la parole inspirée de Dieu?».
4. La question de *coordination* est extrêmement utile pour diriger et canaliser la pensée des étudiants. On peut également l'utiliser pour parvenir à un accord de groupe. «Sommes-nous d'accord que le Sermon sur la Montagne est d'application aujourd'hui?» et «Comment pouvons-nous combiner les deux idées exprimées par Anne et par Albert?» Voilà des exemples de questions de coordination.
5. La question *hypothétique* est parfois utilisée pour introduire de nouvelles idées créatrices. Elle commence souvent par *Si* ou *Supposons*. Par exemple: «Si la fin du monde se produisait demain, que feriez-vous?»
6. Les questions d'*alternative* sont essentiellement conçues pour évaluer deux ou plusieurs manières d'agir afin d'atteindre une décision. Les questions d'alternative commencent généralement par «Laquelle des deux façons . . .?» ou «Lequel de ceux-ci . . .?»

Le choix et la formulation d'une question ne sont que la moitié de la bataille. L'enseignant doit ensuite décider à qui il doit poser la question. Il y a fondamentalement trois manières possibles de poser une question:

Tout d'abord, la question *générale* s'adresse à toute la classe plutôt qu'à un seul étudiant. Les étudiants se proposent pour répondre. Ce genre de question pousse tout le monde à penser et ne met personne sur la sellette.

Le deuxième genre de méthode est la question *directe* posée à une personne que l'on appelle par son nom. Notez que la question est posée d'abord et ensuite on ajoute le nom de l'étudiant. Quand on met le nom de l'étudiant à la fin plutôt qu'au commencement, cela fait que tous les étudiants sont attentifs et réfléchissent. Une question directe est bonne pour introduire un étudiant silencieux dans la discussion.

La troisième manière de poser une question c'est de *renvoyer* une question (qui peut être utilisée comme base de discussion) à l'étudiant qui l'a posée ou à un autre étudiant ou à la classe tout entière. Une fois que la question est reposée à un autre étudiant ou à la classe tout entière, on peut également l'appeler une question de relais. Une manière possible de reposer une question c'est de dire quelque chose comme ceci: «Voudrais-tu nous dire ce que tu en penses, Ginette?» Il y a quelques autres points qu'un enseignant doit se rappeler lorsqu'il pose des questions: Une question doit être aussi brève et aussi simple que possible; elle doit découler de la question et de la réponse précédentes; elle doit rester dans la compétence des étudiants.

Il ne suffit pas de savoir le genre de question à poser, la façon de la formuler et à qui l'adresser, l'art de questionner comprend aussi le ton de voix approprié, l'expression du visage et les gestes allant avec chaque question. Ces facteurs peuvent influencer la confiance et la compréhension des étudiants.

Il y a une dernière et importante dimension dans la communication avec les étudiants: C'est le fait d'*écouter*. Ecouter est tout aussi important que questionner si l'on veut comprendre les étudiants.

Ecouter attentivement signifie écouter pour comprendre les paroles, les sentiments, les attitudes et les mobiles qui se cachent derrière les paroles qu'utilisent les étudiants pour s'exprimer et répondre aux questions. Ce sont des indices, des interprétations privées que donnent les étudiants aux mots véritablement utilisés.

L'enseignant peut montrer qu'il écoute en hochant la tête pour montrer son accord ou en faisant une réflexion comme: «Oui, continue.» Une autre méthode d'écouter activement c'est de reformuler la réponse d'un étudiant en des termes différents et de résumer ses réflexions.

Le fait de savoir comment poser des questions et comment écouter ne résoudra pas tous les problèmes que doit affronter l'instructeur en classe, mais pour l'instructeur bien préparé, ces techniques peuvent être très utiles.

Récitations pour le 5 juillet 1970

Les Ecritures suivantes seront apprises par cœur par les élèves des cours 15 et 19 respectivement, et chacune d'elles sera récitée à l'unisson par sa classe correspondante pendant le service de culte de l'Ecole du Dimanche, le 5 juillet 1970.

Cours 15

(Jésus rappelle à ses disciples qu'il les a appelés et ordonnés en leur donnant l'autorité de prêcher l'évangile et d'administrer l'Eglise. S'ils travaillent et prient pour remplir cet appel, il leur promet que Dieu les dirigera et les bénira.)

«Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.» — Jean 15:16.

Cours 19

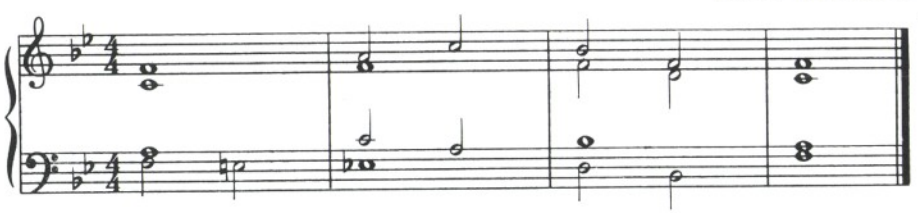
(Dieu n'acceptera ni n'approuvera aucun péché, mais il acceptera tendrement tous les pécheurs qui se repentent jour après jour et s'efforcent de vivre ses commandements et il leur pardonnera.)

«Car moi, le Seigneur, je ne puis considérer le péché avec le moindre degré d'indulgence; néanmoins, celui qui se repent et obéit aux commandements du Seigneur sera pardonné.» — D. & A. 1:31, 32.

DELMAR H. DICKSON

Musique d'orgue pour accompagner le thème de la Sainte-Cène

Thème de la Sainte-Cène

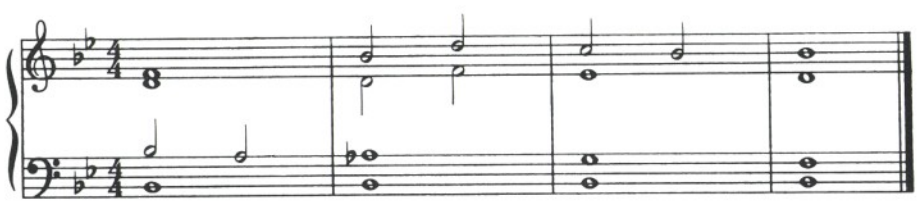


Ecole du Dimanche des Adultes

«Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira» (Jean 8:32).

Ecole du Dimanche des Jeunes

«Dieu créa l'homme à son image» (Gen. 1:27).



Les bénédictions et la puissance de

La prêtrise est la base divinement établie d'une vie de foyer heureuse et le Seigneur est disposé à donner ses bénédictions à toute famille digne. La prêtrise peut commencer à bénir chaque famille lorsqu'elle arrive à comprendre et à vivre l'Evangile du Christ, que cette famille soit nouvellement convertie dans le champ de la mission ou qu'elle soit dans l'Eglise depuis des générations.

Ceci est particulièrement souligné dans les ordonnances du temple. Lorsque nous comprenons les faits de notre religion inspirée et voyons le mariage au temple dans sa véritable perspective, nous reconnaissons que cette simple ordonnance est la fondation d'un succès authentique dans la vie familiale. C'est la base sur laquelle nous édifions le vrai bonheur dans cette vie et l'exaltation dans la vie à venir.

C'est une assurance pour chaque famille que la prêtrise est présente au foyer et, lorsqu'elle est convenablement comprise, elle ouvre la voie, comme rien d'autre ne peut le faire, à une vie juste et respectueuse de Dieu.

Et lorsque l'Evangile est ainsi vécu, toutes les bénédictions qui en résultent sont assurées. C'est vraiment à ce moment-là que les écluses des cieux sont ouvertes et que ses bénédictions sont déversées sur nous en abondance.

Dans nos temples sacrés, les bénédictions du ciel sont conférées à ceux qui sont vraiment fidèles et, de ce lieu sacré, elles peuvent être emmenées dans nos foyers pour fortifier la vie de famille et créer des rapports plus tendres et plus sacrés entre mari et femme.

Les bénédictions des ordonnances sacerdotales du temple sont les mêmes pour les hommes et pour les femmes. Il n'y a pas de différences.

Dans notre mariage, lorsque les bénédictions de scellement sont conférées, elles sont données aussi bien à la femme qu'à l'homme.

Les alliances d'obéissance administrées par l'Evangile sont encore une fois les mêmes pour les hommes que pour les femmes. Il n'y a pas de différences. Nous n'avons pas deux règles dans l'Eglise.

Et les bénédictions promises sont également les mêmes. Lorsque le Seigneur dit aux obéissants qu'il ouvrira les écluses des cieux et déversera la bénédiction en abondance, fait-il une différenciation dans ses bénédictions et en envoie-t-il certaines aux hommes et d'autres aux femmes?

Dieu ne fait pas acception de personnes.

C'est ainsi que lorsqu'un jeune couple, par exemple, commence sa vie conjugale au temple de Dieu, il contracte conjointement et ensemble les mêmes alliances en vertu de la prêtrise et reçoit les mêmes promesses d'obtenir les bienfaits divins.

Lorsqu'ils emmènent cette prêtrise dans leur nouveau foyer, qu'est-ce que cela veut dire?

Cela veut véritablement dire y introduire la puissance de Dieu, son pouvoir de bénir ce foyer, et son pouvoir de le protéger et de l'édifier et de le sanctifier — son influence guérisseuse en temps de maladie, son inspiration pour enseigner les enfants, son influence sanctifiante qui peut faire de chaque foyer un temple, un lieu de refuge, un tabernacle de la paix.

Lorsqu'un foyer comme celui-là est établi, c'est plus qu'une résidence où une famille peut manger, dormir et parquer la voiture.

C'est le commencement de rapports éternels dans lesquels la famille est liée à jamais.

Prenez le temps de réfléchir à ceci:

Maris et femmes sont scellés pour l'éternité — et par quoi? La Sainte Prêtrise.

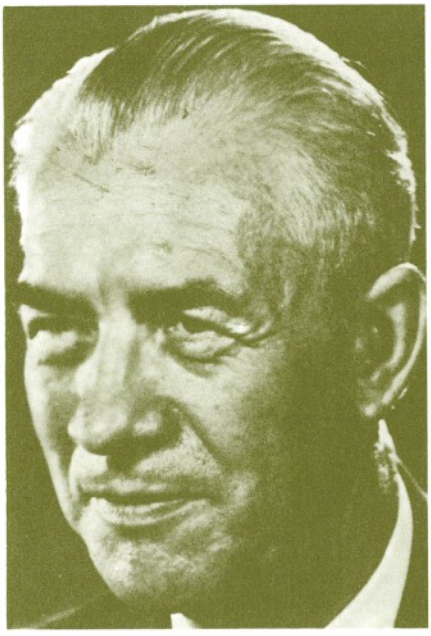
Les enfants sont scellés à leurs parents tout au long de la vie, de la mort et de la résurrection. Et par quelle puissance? La prêtrise.

Lorsque les petits enfants tombent malades, par quel pouvoir sont-ils bénis et guéris dans les murs de leur propre maison? C'est par le pouvoir de la prêtrise.

Et si la mort envahit le cercle familial, par quel pouvoir éternel les êtres chers

FRÈRE MARK E. PETERSEN
du Conseil des Douze

[Discours prononcé le 2 octobre 1969 à la session du Bureau de Pieu de la Conférence Générale Annuelle de la Société de Secours.]



la prêtrise

sont-ils retenus dans ce cercle familial jusqu'à ce que vienne le moment d'une réunion joyeuse dans l'au-delà? C'est par le pouvoir de la prêtrise.

Tous les aspects de la vie familiale sont touchés par la puissance de la prêtrise si nous vivons l'Evangile.

Les règles de la vie familiale dans de tels foyers sont en accord avec les règles sacerdotales que Dieu nous a données par ses serviteurs divinement autorisés.

Les foyers deviennent ainsi des sanctuaires d'enseignement divin où l'on prie en famille sous l'influence de la prêtrise; où l'on joue, où l'on chante dans une atmosphère saine entretenue par la prêtrise.

Tout enfant, comme une plante tendre, peut être guidé et influencé, et apprendre les voies de la justice sous l'influence de la prêtrise.

La force de la pureté et l'effet débilitant du péché peuvent être opposés à la lumière de la prêtrise. La Parole de Sagesse est aimée; la chasteté devient le mot d'ordre moral; l'honnêteté est un principe rigide: Tout cela sous l'influence de la prêtrise.

La spiritualité est chez elle dans un tel cercle de famille. Il ne peut pas y avoir de vraie joie sans Dieu. Le témoignage de sa grande réalité peut être donné à tout le monde dans un foyer comme celui-ci parce que Dieu fait partie du foyer. Son influence s'y trouve. Sa joie, sa paix, ses profondes satisfactions, sa prospérité, sa protection, l'intelligence qui rayonne de lui servant de lumière à notre esprit, tout cela s'y trouve.

Et lorsque les petits enfants grandissent et reçoivent eux-mêmes les bénédictions de la prêtrise, nous voyons une extension constante du pouvoir sacré de Dieu, génération après génération, jusqu'à ce que nous devenions une nation sainte, un peuple acquis afin que nous annoncions les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière (voir 1 Pierre 2:9).

Ne devons-nous donc pas nous efforcer d'introduire le pouvoir de la prêtrise dans tous les foyers et d'honorer cette prêtrise tout au long de notre vie?

La prêtrise est définie comme étant le pouvoir de Dieu transmis à l'humanité. Ne devons-nous pas veiller à ce que ce pouvoir et son influence divine fassent partie de tous les foyers?

Les maris ne doivent-ils pas honorer et magnifier cette prêtrise?

Les fils ne doivent-ils pas chercher à l'obtenir en étant ordonnés et aussi l'honorer et la magnifier?

Chaque mère, épouse et fille ne doit-elle pas de même honorer ce pouvoir divin conféré aux maris, aux fils, aux pères ou aux frères?

Et pourquoi l'épouse, la mère ou la fille doit-elle ainsi honorer cette prêtrise? Parce que la prêtrise au foyer, quand on la considère comme on le doit, a une influence sanctifiante, et que toute épouse, mère et fille sera bénie par l'esprit de paix qu'elle donne.

Quand la prêtrise est convenablement comprise et honorée et lorsque son influence abonde, il n'y a pas de querelles familiales, pas de foyers brisés, pas de tromperie, pas d'infidélité et pas de divorce.

Il y aura plutôt de l'entente et de la joie.

Le Christ n'est-il pas le Prince de la paix (Esaïe 9:12) et la prêtrise ne lui appartient-elle pas? N'est-elle pas en vérité ce qui est selon le Saint Ordre du Fils de Dieu? (D. & A. 107:3).

Cherchons donc tous à l'introduire dans notre foyer et voyons en elle la source de la paix et du bonheur.

Ainsi donc, sœurs, encouragez vos maris à magnifier la prêtrise et à remplir convenablement l'office auquel ils ont été appelés.

Enseignez à vos fils à espérer le jour où ils seront ordonnés afin qu'eux aussi en comprennent la véritable importance et l'honorent.

Encouragez vos maris à présider avec dignité dans votre foyer. Encouragez-les comme présidents sacerdotaux de la famille. Cela vous rapportera beaucoup en matière d'entente au foyer.

Utilisez votre influence pour les aider à être le genre de patriarche de famille que vous voudriez qu'ils soient.

La paix vient de Dieu. Il est sa seule source.

Vos maris, comme vous-mêmes sont serviteurs de Dieu. Le pouvoir qu'ils ont obtenu par l'ordination est la clef de la paix.

Vous, les sœurs, aidez cette clef à tourner et à ouvrir les bénédictions du ciel pour votre foyer. Faites-le en honorant vous-mêmes la prêtrise de Dieu et en encourageant vos maris à la magnifier dans leur vie quotidienne à la maison, au travail et dans l'Eglise.

Il est vraiment regrettable que certains hommes déshonorent la prêtrise et ils le font de bien des façons. Cela n'apparaît pas seulement dans les actes criminels dont un petit nombre se rendent coupables, non seulement dans l'impudicité, la malhonnêteté ou même dans l'apostasie, mais aussi fréquemment sous d'autres formes. Par exemple, il y a peu d'habitudes plus

déplorables que l'exercice de la cruauté au foyer, l'impolitesse vis-à-vis de l'épouse ou des enfants de la part d'un mari ou d'un père qui estime qu'il est le dictateur du foyer et que «le roi a toujours raison».

Il y a des hommes qui essaient d'augmenter leur propre importance en diminuant leurs femmes et leurs enfants, même devant les autres, faisant croire qu'ils sont de second rang ou des citoyens inférieurs.

Ce manque de respect ne peut produire que du ressentiment et bien d'autres ennuis, et dans les cas extrêmes même le divorce.

Tout comme rien d'impur ne peut entrer dans le royaume des cieux, de même personne de méchant n'y entrera jamais. Nous ne méritons l'accès à ce royaume que par notre immunité et notre obéissance sincère aux lois du Christ qui aimait les petits enfants et traitait toutes les femmes — même les pécheresses — avec respect.

C'est lui qui est le Prince de la Paix, et sa paix comprend la paix au foyer. C'est lui qui nous a enseigné à être bons les uns avec les autres et cela comprend aussi le foyer. Il a enseigné le pardon, la tolérance, la patience et la longanimité, toutes qualités qui sont à leur plus haut niveau lorsqu'elles s'exercent au foyer. Pensez-vous que l'on puisse entrer dans sa présence sans ces qualités de base?

Et cependant, ce genre de violations est presque habituel dans certains foyers. Lorsque des frères créent de telles situations au foyer par leur égoïsme et leur myopie, ils déshonorent et profanent la prêtrise qu'ils détiennent. Quand les lois de Dieu sont violées en secret, elles sont néanmoins des infractions à ses commandements; le fait quelles se produisent entre les quatre murs d'une maison et non en public n'en diminue aucunement la gravité.

Certains hommes présentent une apparence pieuse en public, mais dans leur foyer ils se conduisent d'une manière exactement inverse. Ces hommes déshonorent la prêtrise d'une manière extrêmement hypocrite. Et Dieu méprise les hypocrites.

Non seulement les hommes doivent être gentils avec leurs femmes et leurs enfants et les traiter avec une considération aimante, mais ils doivent enseigner à leurs fils par leur propre exemple à faire de même.

Le respect des femmes fait partie intégrante du respect de la prêtrise. Etant donné que la prêtrise est en vérité selon l'Ordre du Fils de Dieu, ce sont les attributs du Fils de Dieu qui doivent caractériser tous ceux qui appartiennent à cet Ordre.

Nous devons nous souvenir

«Que les droits de la prêtrise sont inséparablement liés aux pouvoirs des cieux, et que les pouvoirs des cieux ne peuvent être contrôlés ou exercés que selon les principes de la justice.

Ces droits peuvent nous être conférés, il est vrai; mais lorsque nous entreprenons de couvrir nos péchés, ou de flatter notre orgueil, notre vaine ambition, ou d'exercer un contrôle, une domination, ou une contrainte sur l'âme des enfants des hommes, avec quelque degré d'injustice que ce soit, voici les cieux se retirent; l'Esprit du Seigneur est affligé et lorsqu'il est retiré, Amen à la prêtrise ou à l'autorité de cet homme» (D. & A. 121:36-37).

C'est une bonne chose à lire dans nos foyers lorsque nous enseignons à nos fils et à nos maris leurs responsabilités vis-à-vis de la prêtrise.

Mais lorsque cette puissance est reconnue pour ce qu'elle est vraiment et qu'elle est respectée également par les parents et par les enfants, elle peut apporter à toute famille une joie indicible dans cette vie et la poursuite des liens familiaux tout au long de l'éternité.

Le foyer est dans un sens comme une branche miniature de l'Eglise. Le programme de l'Eglise doit y régner, la prêtrise doit y présider avec amour et justice, et l'amour et l'entente doivent exister parmi toutes les personnes présentes. L'Evangile doit y être enseigné plus efficacement encore que partout ailleurs. Et cela doit se faire dans une atmosphère détendue. C'est dans de telles circonstances que les enfants apprennent à aimer l'Evangile et à en jouir. Mais souvenons-nous qu'ils n'obéiront à l'Evangile que si celui-ci leur est agréable.

Nous reconnaissons qu'il y a dans beaucoup de familles des circonstances qui les privent de la présence quotidienne de la prêtrise au foyer. Dans certains cas, les pères ne sont pas membres de l'Eglise. Dans d'autres, maris et pères sont morts. Et puis nous avons beaucoup de femmes qui n'ont pas encore trouvé l'occasion de se marier convenablement.

Mais même dans ces familles, on peut jouir des pouvoirs de la prêtrise.

Les épouses et les mères fidèles peuvent enseigner à leurs enfants à prier, à croire et à vivre l'Evangile.

Toutes nos sœurs peuvent demander le ministère de leurs évêques qui sont pères de toute la paroisse. Ces sœurs doivent également avoir le ministère de leurs instructeurs au foyer dont l'influence peut se faire constamment, non seulement dans leurs fréquentes visites de prêtrise, mais en étant tout le temps proches et à la disposition de tous les foyers de la paroisse ou de la branche.

Ces frères peuvent être appelés à donner des bénédictions en temps de besoin. Ils peuvent conseiller et faire des recommandations. Aucune famille dans l'Eglise ne doit se passer de la direction inspirée de l'Evangile de Dieu.

Reconnaissons donc la prêtrise pour ce qu'elle est: le pouvoir de Dieu qui nous est donné dans cette vie mortelle.

Et souvenons-nous de son but: bénir, guider et exalter, et assurer à tout foyer l'omniprésence de Dieu, non seulement par le pouvoir de son Saint-Esprit, mais également par la présence physique de ses serviteurs dûment ordonnés.

Fais ce que je fais

MONROE ET SHIRLEY PAXMAN

Le Dr Albert Schweitzer, célèbre organiste et médecin respecté de la jungle, est censé avoir dit: «L'exemple n'est pas *le principal;* c'est la *seule* chose.» En appliquant ceci aux parents, examinons une expérience intéressante faite à l'Université Brigham Young par un étudiant se spécialisant dans la psychologie de l'enfance. Elle fait ressortir avec quelle force les enfants ont tendance à suivre l'exemple *visuel* des adultes plutôt que leur exemple *verbal*. Le chercheur organisa une expérience au jardin d'enfants pour voir à quel point les enfants étaient influencés par la conduite de l'institutrice plutôt que par son enseignement verbal.

L'institutrice plaça deux plateaux de bonbons sur une table devant les enfants. De temps en temps, pendant qu'elle parlait à la classe, elle prenait un bonbon d'un des plats, le mettait dans sa bouche, puis l'enlevait discrètement de sa bouche et le jetait au panier. Tout en faisant ces gestes, elle disait d'une voix agréable: «Oh que ces bonbons sont délicieux! Ils ont si bon goût!» et ainsi de suite.

Chaque fois qu'elle prenait des bonbons de l'autre plat, elle disait: «Ces bonbons sont mauvais. Ils ont un drôle de goût. Je ne les aime pas.» Les réflxions s'accompagnaient d'une grimace faciale. Mais en même temps, elle continuait à prendre les bonbons du deuxième plat, et elle avalait chacun des morceaux qu'elle goûtait. Les enfants observèrent tout cela sans faire de commentaires. Plus tard, en cours de leçon, l'institutrice offrit aux enfants des bonbons de chaque plat. Presque sans exception, les enfants acceptèrent les bonbons du deuxième plat — dont l'institutrice avait dit qu'ils n'étaient pas bons mais qu'elle avait mangés. Les enfants refusèrent les bonbons du premier plat — dont l'institutrice avait dit qu'ils étaient bons mais qu'elle *n'avait pas mangés.*

Ces recherches confirment ce que beaucoup de parents ont découvert, parfois à leur grand regret ou à leur grand embarras. Dire aux enfants quel bonheur il y a à servir l'humanité par l'œuvre dans l'Eglise peut obtenir des réactions de «premier plat», si en réalité les parents

évitent les tâches dans l'Eglise et se plaignent de la façon dont les choses s'y font. Et des gentilles paroles d'appréciation en présence d'un officier de l'Eglise peuvent amener les enfants à «prendre» des attitudes de respect, de reconnaissance et de les observer superficiellement; mais ces mêmes vertus pourront être facilement jetées au panier si les parents, dans leurs conversations privées à la maison, se plaignent de ce même officier.

Comment les parents peuvent-ils montrer que le travail est une bénédiction?

Lorsque les parents parlent de leur jeunesse, se vantent-ils de ce qu'ils devaient travailler dur? Pareille vantardise n'est souvent rien d'autre qu'une plainte à peine voilée. Dire aux enfants la chance qu'ils ont de ne pas devoir travailler aussi dur que leurs parents porte clairement le message: Ne pas travailler est une bénédiction. Du point de vue de l'expérience de l'instructeur, le parent donne par inadvertance une réaction du type panier à papier. La manière positive d'aborder le travail, c'est de le faire avec enthousiasme et avec joie, de regarder, d'éprouver et d'exprimer de la satisfaction. Alors pourquoi certains parents préfèrent-ils donner l'impression que dans le travail pour l'Eglise ou leur travail quotidien, ils sont des martyrs? Favorisent-ils ainsi l'idée que ceux qui travaillent *sacrifient*? Le sacrifice du travail est-il plus agréable que les satisfaction du travail? L'attitude et l'exemple des parents feront toute la différence.

Lorsque les parents ne servent que du bout des lèvres, qu'est-ce que cela achète?

Il y a quelques années, une affaire qui fit particulièrement du bruit passa au tribunal pour enfants. Une adolescente était jugée pour vol dans un magasin, mais ce qu'il y avait de renversant dans le rapport c'était que sa mère avait également été accusée d'avoir volé à la même occasion. Au milieu de ses larmes, la mère dit: «J'ai si honte. Je ne pensais pas que ma fille le savait. Mais je ne suis pas tout à fait mauvaise . . . J'essaie d'être une bonne mère. Nous allons à l'église et nous essayons toujours de prier ensemble en famille.»

Le juge des enfants fit la grimace et fit plus tard cette réflexion en secouant la tête: «Il faudra peut-être que nous changions de devise: La famille qui s'agenouille ensemble . . . vole ensemble.» Autant que pareil incident choque notre sensibilité, il serait peut-être sage que les parents examinent l'exemple qu'ils donnent dans leur vie et le comparent au dévouement qu'ils *disent avoir* vis-à-vis des principes. L'importance que cette mère donnait à l'Eglise et à la prière était positive, mais par ses actes, elle détruisait atrocement les vertus que l'Eglise représentait.

Il y a beaucoup de chances pour que les enfants lisent si les parents aiment lire.

Aucun père, aucune mère n'implanterait intentionnellement une mauvaise idée ou un mauvais exemple chez un enfant, mais la négligence et les faiblesses transportent malheureusement de puissants messages didactiques. L'attitude exprimée par les parents vis-à-vis de la morale sexuelle peut être des meilleures, mais s'ils montrent beaucoup de plaisir et rient en racontant ou en réagissant à des histoires de promiscuité, leurs enfants réagiront comme ils l'ont fait vis-à-vis du deuxième plat de bonbons de l'institutrice qu'elle disait rejeter, mais auquel elle semblait trouver du plaisir.

Beaucoup de parents se plaignent: «Pourquoi les enfants ne lisent-ils plus?» Il vaudrait mieux que les enfants voient leurs parents trouver du plaisir à lire. Les réflexions enthousiastes des parents sur les joies, l'excitation et la satisfaction d'un bon livre font bien plus qu'inciter un enfant à lire, *si* l'enfant voit des paroles accompagnées d'actions. Les parents qui *aiment* le travail dans l'Eglise, la bonne musique, la littérature, l'art, le théâtre, les Ecritures, les passe-temps créateurs — la vie évangélique — captent la meilleure source de puissance pour influencer leurs enfants: la puissance de l'exemple. ○

Un extrait de «Topaze» représenté récemment par la branche de Perpignan.

Une jeune sœur

autrichienne de 19 ans aimerait venir travailler au pair dans une famille francophone pendant ses vacances d'été cette année. Les familles que cette offre intéresse peuvent écrire directement à:

Mlle Brigitte Azmann
Neuhausstr. 3
A - 9065 EBENTAL
Kärnten (Autriche)

Deux vues de «Qu'il Pleuve!» interprété par la branche de Lyon lors d'une conférence de district.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre VI. Léhi le vainqueur
2. La fin du désert

Dans les voyages à travers le désert, nous disent les experts, tous les jours, c'est déprimant, se ressemblent. Pendant des milliers d'années le langage du désert est demeuré virtuellement inchangé, employant les mêmes mots et les mêmes expressions sans altération, de siècle en siècle, parce que les choses qu'ils décrivent n'ont jamais changé. C'est tout à fait à bon droit que Margoliouth utilise l'épopée des Beni Hilal pour illustrer les migrations des enfants d'Israël, des milliers d'années avant eux: «Ils n'émigrent pas au petit bonheur . . .» mais se font précéder par des éclaireurs et avant de prendre une quelconque décision ils prennent grand soin de découvrir la volonté du ciel par «divers présages et augures». Ceci vaut parfaitement pour les gens de Léhi, dont les jeunes gens partent constamment en éclaireurs et à la chasse. Quant à apprendre la volonté du ciel, pas de meilleur instrument que le merveilleux Liahona. Le nom suggère tant d'interprétations hébraïques et égyptiennes possibles (c'est, par interprétation, «un compas», Alma 37:18) que toutes les explications sont bonnes et cela ne nous concerne pas ici, puisque, en tant que chose miraculeuse, elle n'a pas de parallèle dans la vie de tous les jours. D'autre part on peut facilement trouver un parallèle de ce genre au commentaire de Néphi sur la manière merveilleuse dont les femmes semblaient prospérer malgré le dur mode de vie bédouin (I Néphi 17:2), car ce phénomène a toujours impressionné les visiteurs chez les Arabes, où dit Burton, «entre les extrémités de la férocité et de la sensibilité, le sexe faible, remédiant à sa grande lacune, la force, s'élève par le courage, physique aussi bien que moral»[14].

Néphi n'a aucune raison de nous donner dans son histoire extrêmement abrégée un récit au jour le jour d'un long et monotone voyage dans le sable; il nous a donné, comme nous l'avons vu, une idée générale claire de la mauvaise humeur, de l'épuisement et du danger qui constituent l'histoire commune des voyages dans le désert et il n'y a pas grand-chose à dire de plus que cela. Mais il ne peut cacher l'excitation et la joie de voir la fin du voyage.

Après avoir parcouru une énorme distance dans une direction sud-sud-est (16:14, 33), le groupe s'orienta presque en plein vers l'est dans le pire de tous les déserts, où ils» [souffrirent] beaucoup d'afflictions», pour arriver dans un état d'épuisement presque complet dans un paradis tout à fait inattendu au bord de la mer. Il y a un paradis de ce genre dans les montagnes Qara sur la côte méridionale de l'Arabie. Pour y arriver en se dirigeant «presque vers l'est» (7:1) à partir de la côte de la mer Rouge, il faudrait tourner vers l'est au dix-neuvième parallèle. Dans l'Improvement Era de septembre 1951, l'auteur a publié une carte dans laquelle il se souciait principalement de faire arriver Léhi à la mer dans le secteur forestier de l'Hadramaout et aucune autre considération ne dictait son dessin de la carte. Il avait sottement oublié le fait que le docteur John E. Widtsoe avait publié dans l'Era, quelques mois auparavant, ce qui se dit être, et est probablement, une authentique «révélation à Joseph le voyant», dans laquelle il est dit que la compagnie de Léhi «voyagea dans une direction presque sud-sud-est jusqu'au moment où elle arriva au dix-neuvième degré de latitude nord; puis presque vers l'est jusqu'à la mer d'Oman»[15]. Par une coïncidence intéressante, l'itinéraire marqué sur la carte de l'auteur tournait vers l'est exactement au dix-neuvième parallèle. Cette correspondance des données venant de deux sources tout à fait différentes est une forte indication que les deux sont correctes. Le seul autre itinéraire possible aurait été le long de la côte OCCIDENTALE de la mer Rouge depuis le canal de Necho, et dans pareil itinéraire on ne peut tourner vers l'est avant d'avoir dépassé le dixième parallèle, et alors ce n'est pas la mer d'Oman que l'on trouve mais l'océan Indien. Parallèlement à cela, il faut remplir certaines autres conditions rigoureuses qui ne se vérifient que sur la côte sud de l'Arabie.

A propos des montagnes Qara qui se trouvent dans ce secteur limité de la côte méridionale de l'Arabie que Léhi DUT atteindre s'il tourna vers l'est au dix-neuvième parallèle, Bertram Thomas, un des rares européens qui les ait jamais vues, écrit:

«Quel endroit merveilleux! Des montagnes de neuf cents mètres de haut dominant un océan tropical, leurs pentes tournées vers la mer, veloutées d'une jungle ondoy-

ante, le dessus parfumé de prairies jaunes dansantes, au-delà desquelles les montagnes s'inclinent vers le nord jusqu'à une steppe de grès rouge... grande fut ma joie lorsqu'en 1928 j'y arrivai soudain à la sortie des déserts arides des régions frontalières du sud.»

Le capitaine Thomas (que Lowell Thomas appelle «le plus grand explorateur vivant») décrit ensuite les buissons aromatiques de l'endroit, les vallées boisées, «le bord brumeux de la mer lointaine dressé au-delà des montagnes roulant vers elle», et l'admirable beauté des «scènes sylvestres» qui se présentaient à la vue tandis qu'il traversait les luxuriantes forêts vers la mer[16].

Comparez ceci à la description de Néphi:

«Et nous arrivâmes au pays que nous appelâmes Abondance, à cause de l'abondance de ses fruits et de son miel sauvage... et nous vîmes la mer... et quoique nous ayons eu beaucoup d'afflictions et de nombreuses difficultés, à ce point que nous ne pouvons les écrire toutes; nous fûmes très joyeux d'arriver au bord de la mer; et nous appelâmes le lieu Abondance, à cause de la grande quantité de ses fruits... et... j'entendis la voix du Seigneur me dire: Lève-toi et va dans la montagne...» (I Néphi 17:5-7).

C'est virtuellement la même scène: les montagnes, les riches forêts avec du bois de charpente pour les bateaux, la prairie jaune ondoyante, paradis des abeilles, le spectacle de la mer au-delà, et surtout le joyeux soulagement au moment de sortir soudain de la «steppe de grès rouge», un des pires déserts de la terre. Thomas ne s'intéressait bien sûr pas à trouver du miel, mais pour ceux qui doivent vivre en permanence dans le désert, il n'est pas de plus grand trésor que de trouver du miel, comme le montre bien un grand nombre de racines et de dérivés dans le vocabulaire arabe[17]. Une description à peu près semblable pourrait convenir aux montagnes d'Oman plus loin à l'est, situées au vingt-cinquième parallèle, dont la découverte fut une grande surprise en 1838[18]. Lorsqu'en 1843 Von Weede fit une description enthousiaste des montagnes de l'Hadramaout auxquelles parvint Léhi, le grand Von Humboldt, et bien sûr après lui tout le monde savant, refusa tout simplement de le croire[18]. Les délicieuses montagnes de Thomas étaient inconnues en Occident jusqu'à il y a moins de vingt-cinq ans. Bien que «les côtes méridionales d'Arabie aient des ports admirables», elles ne semblent pas avoir été utilisées, à quelques exceptions possibles près, avant une époque fort postérieure au temps du Christ[19].

Quand on regarde le groupe épuisé de Léhi descendre vers les plaisantes vallées jusqu'à la mer, on est poussé à se dire qu'il a fait un chemin immense rien que pour construire un bateau. Que le lecteur propose donc un autre itinéraire. Le meilleur guide de l'Arabie, à l'époque où le Livre de Mormon fut écrit, imaginait des forêts et des lacs au centre de la péninsule, tout en insistant sur le fait que la région côtière tout entière était «un mur de pierres... aussi nu et désert que possible; pas un brin d'herbe, pas la moindre tache de verdure» à trouver[20]. Le Livre de Mormon renverse la situation et nous montre Léhi évitant le cœur du continent pour découvrir les régions boisées et souriantes sur la côte méridionale. En quel autre endroit aurait-il pu trouver son bois de charpente sur toute la côte de l'Arabie? «Il est tout à fait probable, écrit une autorité moderne, que Salomon dut transporter ses bateaux, ou le matériel pour les construire, depuis la Méditerranée, car où, sur les rives de la Mer Rouge, pouvait-on trouver du bois de charpente pour construire des bateaux?[21]».

Et par quel autre itinéraire Léhi aurait-il pu atteindre son heureux rivage? Au nord c'était le territoire ennemi, la Méditerranée est un monde de ports fermés et de mers fermées, aussi dangereuse que du temps de Wenamon, qui était constamment arrêté par des ennemis et des pirates, les déserts à l'est de Jérusalem grouillaient de tribus hostiles et en état de guerre, le nord et le centre de l'Arabie étaient les lieux classiques de pâturage et de combat des Arabes, et à ce point sillonnés de routes marchandes du temps de Ptolémée «qu'il ne semble pas rester grand-chose du désert inaccessible: 'd'une manière générale Ptolémée ne connaît pas de désert...'»[22]. L'Egypte n'offrait pas de refuge à quelqu'un que le parti pro-égyptien considérait comme ennemi. Un seul chemin était libre, le plus dur et le plus sauvage, à travers les montagnes qui bordent la mer Rouge et puis vers l'est en traversant l'extension occidentale du terrible «quartier de vide» où le groupe connut tant d'afflictions. Il leur fallut tourner vers l'est quand ils le firent parce que tout le coin sud-ouest de la péninsule était occupé par le royaume des Sabéens, l'état qui fut probablement le plus fort, le plus riche et le plus densément peuplé que l'Arabie ait jamais connu.

Ainsi donc, aussi long et pénible qu'il fût, l'itinéraire de Léhi se révèle avoir été en réalité le plus court et le plus sûr, sinon le seul qu'il aurait pu prendre. C'est sur les rives de la mer d'Oman que se termine l'histoire de Léhi dans le désert. Bien que ceci n'ait été qu'une narration préliminaire, nous en avons dit assez pour justifier certaines réflexions en guise de résumé.

14 Pilgrimage to Al-Madinah, etc. II, 94, 141 et suiv.
15 The Improvement Era Vol. 53 (1950), p. 547.
16 Arabia Felix, p. 48 et suiv.
17 Burton, op. cit., II, 130, M. I.
18 Hogarth, Penetration of Arabia, pp. 137 et suiv. 148–150.
19 J. A. Montgomery, Arabia and the Bible, pp. 71, 74.
20 Conder's Arabia (The Modern Traveller, série, Londres 1825), pp. 14 et suiv. 9, 348 et suiv.
21 J. Perowne, dans PEFQ 1939, p. 200.
22 Montgomery, Ar. & the Bible, p. 75.

Léhi dans le désert

Chapitre VI. Léhi le vainqueur
3. Léhi à la barre des témoins

Nous ne nous sommes jamais beaucoup intéressés à «prouver» le Livre de Mormon; pour nous, sa provenance divine a toujours été un article de foi et ses aspects historiques sont de loin la chose la MOINS importante chez lui. Mais «le monde» prétend que c'est un faux grossier et stupide, une falsification éhontée commise par un paysan ignorant qui pouvait à peine écrire son nom. Il a proféré l'accusation, qu'il la prouve. Ce devrait être très facile s'il a raison, il suffirait simplement de feuilleter quelques pages et de mettre le doigt sur d'innombrables erreurs, puisque l'accusé s'est engagé en termes précis et sur une grande longueur. La nature du document qu'il affirme traduire est si étrange, et les conditions qu'il doit remplir sont si extraordinaires et exigeantes, que son auteur doit certainement être condamné au premier coup d'œil s'il ment. D'autre part, si son écrit montre LA MOINDRE TENDANCE à se conformer aux conditions spéciales prescrites, ses critiques devront donner pas mal d'explications, et s'il montre une TENDANCE CONSTANTE à se conformer à ces conditions difficiles, ses critiques feront faillite. Nous croyons que cette petite étude, aussi provisoire et limitée qu'elle soit, indique néanmoins, au-delà de tout doute raisonnable, une tendance de ce genre.

Qu'avons-nous prouvé? Simplement que tout ce que le livre de 1 Néphi dit s'être réellement produit A PU arriver. Non pas que C'EST arrivé. Prouver cela n'est ni nécessaire ni possible. Les événements uniques de l'histoire ne peuvent jamais être reconstitués avec certitude; mais les événements caractéristiques apparentés: us et coutumes, rituels, etc., des choses qui arrivent non pas une seule fois, mais constamment dans des formes bien connues, peuvent être l'objet d'une certitude presque absolue. C'est par conséquent eux, et non pas les événements particuliers, qui sont les choses les plus difficiles à imiter; quand on met à l'épreuve les faux et qu'on identifie les documents, c'est bien la forme générale qui est de première importance. Ce principe est bien illustré dans la critique que fait Cheesman de Palgrave. Bien que les descriptions que fait ce dernier de Hufhuf soient si pleines de «parfaites inexactitudes» et «d'indiscrétions flagrantes» qu'elles paraissent être des inventions presque pures, et bien que la carte que fait Palgrave de Hufhuf soit si pleine d'inexactitudes que je n'ai pas pu l'orienter, Cheesman n'en conclut pas moins que «la description qu'a faite Palgrave de Hufhuf, de ses jardins, de ses arcades, de ses industries et de son peuple . . . n'aurait pu être composée que par un témoin oculaire». En dépit de toutes ses imperfections, l'ensemble du tableau présente des objets qui n'auraient pas été mentionnés s'ils n'avaient pas été vus[22a]» «Il n'est que trop facile, écrit le même auteur, aussi soigneux que l'on soit, de tomber dans de petites inexactitudes, quand on s'efforce de mettre de la couleur dans la description que l'on fait d'un pays, et il est encore plus facile, je m'en suis aperçu, de venir après et de faire remarquer les erreurs d'un prédécesseur[22a]». Voilà un puissant argument en faveur du récit sobre et détaillé de Néphi, dont nous pourrions pardonner les erreurs de détail si nous pouvions les découvrir. En parlant de Léhi dans le désert, nous avons, pour ainsi dire, mis le vieux patriarche à la barre comme témoin dans le procès de Joseph Smith contre le Monde, Smith a été accusé (et comment!) de pratique frauduleuse, et Léhi est témoin pour la défense, Il affirme avoir passé des années dans certaines parties du Proche Orient il y a environ 2 550 ans. Dit-il la vérité? Des générations de chercheurs rusés et décidés n'ont pas pu ébranler le témoignage de Léhi ou le surprendre en flagrant délit de contradiction. Cela devrait suffire à satisfaire les gens les plus critiques. Mais voici que de l'Orient viennent de nouveaux témoins: le capitaine Hoshaiak de Lakish, une armée d'explorateurs bronzés, revenus des déserts de Léhi pour nous dire comment y est la vie, les anciens poètes des Arabes, des caisses et des caisses de pièces à conviction de A à Z, des sceaux, des inscriptions, des lettres, des débris de poteries venus de la propre patrie de Léhi. Qui aurait jamais pensé que Léhi serait un jour confronté avec des témoins oculaires des scènes mêmes qu'il prétend avoir vues? A la lumière de toutes ces nouvelles preuves, la défense demande que l'on ouvre à nouveau le procès.

C'est ainsi que Léhi et les nouveaux témoins sont examinés contradictoirement et leurs réponses comparées. Les questions pleuvent dru: Comment vous appelez-vous? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de nom de personne comme cela? (On présente un tesson datant de l'époque de Léhi portant le nom «Léhi», qui n'est pas rare.) Où habitiez-vous à l'époque? Qu'entendez-vous par «pays de Jérusalem»? Vous ne voulez pas dire la ville? (La défense montre une vieille lettre montrant que le territoire entourant la ville était appelé pays de Jérusalem.) Qui gouvernait Jérusalem? Quel genre d'hommes étaient-ils? Qu'avez-vous fait pour vous les mettre à dos? Où avez-vous été chercher cette grande richesse dont parle votre fils? Par quel hasard avez-vous appris l'égyptien — n'était-ce pas un gaspillage de temps? Pourquoi n'avez-vous pas appris le babylonien, langue bien plus proche de la vôtre? Pourquoi se chamaillait-on dans votre famille? J'ai toute une liste de noms, ici, votre soi-disant famille et vos descendants. Attendez-vous du tribunal qu'il croie qu'ils sont authentiques? Si c'est une liste authentique, pourquoi ne contient-elle que des noms en Baal? Vous dites que vous avez eu des songes: Sur qui? Une rivière? Quel genre de rivière? Qu'est-ce que cet étrange «brouillard de ténèbres»? Avez-vous jamais rien vu de semblable lorsque vous étiez éveillé? (Des douzaines de témoins attestent.) Ne pensez-vous pas qu'un rêve est un prétexte bien mince pour quitter votre maison et votre pays? Dans quelle direction vous êtes-vous enfui? Comment pouviez-vous constituer une grosse caravane sans être appréhendé? Qu'avez-vous emmené? Comment avez-vous voyagé — à pied? Comment avez-

vous fait pour survivre avec des femmes et des enfants dans un terrible désert? Comment avez-vous fait pour ne pas être massacrés par des razzieurs, ne savez-vous pas que le désert était très dangereux? Que mangiez-vous? Marchiez-vous constamment? Lorsque vous campiez, quelle était la première chose que vous faisiez? Quel genre d'autel? Quel genre de gibier chassiez-vous? Où? Comment? Qui s'occupait de la chasse? Votre fils a fait un arc, dites-vous: où, dans l'Arabie désertique, pouvait-il trouver du bois pour en faire un? Quel droit aviez-vous de vous en aller donner des noms nouveaux aux lieux? Pensez-vous qu'une personne sensée donnerait à une rivière et à sa vallée des noms différents? (Rugissement de protestation de la part des Arabes de l'auditoire). Qui a jamais appelé la mer Rouge une fontaine? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de rivières en Arabie? Ce petit discours que vous avez fait à vos fils sur le bord de la rivière — n'est-il pas un peu exagéré? (Encore des protestations de la part des bédouins.) Ne pensez-vous pas que c'est plutôt ridicule de dire d'une vallée qu'elle est «ferme et constante»? Où vos fils ont-ils logé lorsqu'ils sont retournés à Jérusalem? Et cette grotte? Les plaques de métal ne sont-elles pas un matériel d'écrivain assez invraisemblable pour y inscrire des textes? Cinquante hommes ne sont-ils pas une garnison ridiculement petite pour une ville comme Jérusalem? Vous décrivez des réunions nocturnes entre les Anciens et le commandant, ne serait-il pas beaucoup plus sensé de tenir les réunions en plein jour? Vous voulez faire croire à la cour que vous avez réellement emmené du grain avec vous dans ce long et épuisant voyage? Essayez-vous de dire au tribunal que vous avez trouvé un paradis à l'extrémité méridionale du pays le plus désolé de la terre?

Etc. etc. Le lecteur peut en ajouter à volonté à cette liste de questions insidieuses — notre étude indique plus d'une centaine de possibilités, la plupart étant des questions auxquelles PERSONNE SUR LA TERRE n'aurait pu répondre correctement il y a cent vingt ans. L'auteur de 1 Néphi se trouvait en face de cent problèmes délicatement interdépendants, d'une difficulté extrême. La probabilité de trouver une ou deux fois une phrase plausible rien qu'en devinant est assez mince, mais les chances de répéter cette performance une centaine de fois en succession rapide sont infiniment réduites. Le monde dans lequel Léhi errait était pour l'Occidental de 1830 un bourbier mouvant sans la moindre trace visible d'entroit où prendre pied, perdu dans un brouillard impénétrable; les meilleurs spécialistes de la Bible étaient désespérément mal informés même sur la Palestine. L'étude scientifique de la Terre Sainte commença avec Edward Robinson en 1838, et pourtant quarante ans plus tard une grande autorité écrivait: «Rares sont les pays où l'on voyage plus qu'en Palestine; rares sont ceux dont les us et coutumes des populations sont moins connues . . .[23]». Dix ans plus tard, la Palestine Exploration Fund faisait cette déclaration officielle: «On ne connaît pour ainsi dire rien de précis sur le désert de l'Errance»[24]. La Bible elle- même, au lieu d'éclaircir les problèmes, est, selon Palmer, la cause principale des «grandes divergences» qu'on trouve dans les rapports des observateurs[25]. L'exemble classique en est le Kadesh Barnea du Dr H. Clay Turnbull, recommandé par de grandes autorités en 1884 comme étant l'ouvrage classique sur le désert du sud et «accepté par les géographes bibliques comme l'autorité sur la région», et ce jusqu'à nos jours, lorsque Woller et Lawrence explorèrent la région et découvrirent que ce guide infaillible était simplement «de la fantaisie»[26]. Quant au travail de Clarke sur la même région, publié un an après celui de Turnbull, les mêmes critiques se contentent de faire cette réflexion: «Sans commentaires»[27]. Dès 1935 le colonel Newcombe pouvait écrire: «J'avais plusieurs livres au sujet des Errances, mais presque tous avaient été écrits par des visiteurs idéalistes très inexpérimentés; la plupart de ces livres étaient tout à fait à côté de la vérité par manque de connaissance du pays ou de compréhension de l'esprit bédouin. Chacun semblait exagérer grossièrement sa petite théorie aux dépens de celle des autres»[28]. Que l'on ne croie donc pas que l'accès à la Bible aurait facilité la tâche de composition de l'histoire de Léhi — cela n'aurait fait que compliquer les choses. Cependant nous voyons que notre guide est confiant et avance avec assurance, ne revenant jamais sur ses pas pour changer d'itinéraire, n'hésitant jamais un instant ni ne cherchant refuge dans des paroles vagues qui n'engagent à rien, ne demandant jamais à être excusé ni ayant recours au vieux truc qui consiste à demander à être compris uniquement dans un sens «religieux», ne se cachant jamais derrière un écran de fumée et ne devenant pas consciemment ou inconsciemment confus ou compliqué.

22a Cheesman, In Unknown Arabia, pp. 67–71.
23 Clermont-Ganneau, dans PEFQ 1875, 202 et suiv.
24 Palmer, dans Surv. of Westn. Palest. Papers, p. 73.
25 Desert of the Exodus, I, 2.
26 PEFQ 1914, p. 19 et suiv., The Wilderness of Zin, p. 71 et suiv.
27 Wilderness of Zin, p. 73, n. 1.
28 PEFQ 1935, p. 110–1.

La poésie de l'ordinaire

RICHARD L. EVANS

L'éminent Sir William Osler[1] a exprimé une pensée qui attire l'attention sur les activités routinières. Il appelait cela la «poésie de l'ordinaire». «Il n'est rien qui vous soutiendra d'une manière plus puissante, disait-il, que le pouvoir de reconnaître dans votre routine monotone . . . la vraie poésie de la vie, la poésie de l'ordinaire, des gens ordinaires, de la femme laide et usée par le travail, avec leurs amours et leurs joies, leurs chagrins et leurs douleurs.» Souvent, nous donnons un éclat enchanteur à l'extraordinaire, à l'exagéré, à l'artificiel, mais le monde continue, de jour en jour, avec l'effort honnête et persévérant de gens ordinaires pleins de foi, affrontant leurs problèmes, rencontrant des dettes, s'occupant des enfants, des malades, se soignant l'un l'autre, accomplissant les fonctions essentielles, faisant bien leur travail, et continuant malgré le découragement. Et sans ces personnes remarquables qui font quotidiennement ce qui doit être fait, notre monde ne serait guère vivable. Les machines ne pourront absolument pas remplacer entièrement les gens pensants, consciencieux, qui travaillent fidèlement. L'éclat enchanteur ou le loisir ne peuvent absolument pas prendre la place du travail concret du monde, de l'accomplissement de ce qui doit être fait aujourd'hui. «Si vous faites votre travail avec une fidélité totale, disait Philippe Brooks, vous faites un apport tout aussi authentique au . . . bien universel que le travailleur le plus brillant . . . Oh, mettez-vous au travail et faites-le . . . de bonne humeur et avec amour . . . profondément dévoués à [votre] travail et cependant . . . profondément reconnaissants du travail que d'autres hommes font . . . afin que toute chose atteigne son plafond, que tous les hommes fassent de leur mieux dans leur domaine . . .»[2]. Savoir ce qui doit être fait, et puis le faire, n'est pas seulement essentiel, mais souvent héroïque à sa façon. Grâces soient rendues à Dieu pour ces hommes, ces femmes et ces enfants sincères et admirables qui font bien et honnêtement ce qu'ils ont à faire tous les jours, malgré les difficultés et les déceptions; pour les gens fidèles, pour les choses simples, pour les devoirs routiniers, pour le travail bien fait — pour «la poésie de l'ordinaire».

1 Sir William Osler, médecin canadien (1849-1919).

2 Philipps Brocks, évêque épiscopalien américain (1835–1893), **«The Light of the World and Other Sermons: Identity and Variety».**

«La Parole sur les Ondes» depuis le Square du Temple, présenté sur KSL et le Columbia Broadcasting System, le 28 septembre 1969. Copyright 1969.

14 JUL 1970